

CR 2002/15

Cour internationale
de Justice

LA HAYE

International Court
of Justice

THE HAGUE

ANNÉE 2002

Audience publique

tenue le lundi 11 mars 2002, à 10 heures, au Palais de la Paix,

sous la présidence de M. Guillaume, président,

*en l'affaire de la Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria
(Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant))*

COMPTE RENDU

YEAR 2002

Public sitting

held on Monday 11 March 2002, at 10 a.m., at the Peace Palace,

President Guillaume presiding,

*in the case concerning the Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria
(Cameroon v. Nigeria: Equatorial Guinea intervening)*

VERBATIM RECORD

Présents : M. Guillaume, président
M. Shi, vice-président
MM. Ranjeva
Herczegh
Fleischhauer
Koroma
Mme Higgins
MM. Parra-Aranguren
Kooijmans
Rezek
Al-Khasawneh
Buergenthal
Elaraby, juges
MM. Mbaye
Ajibola, juges *ad hoc*
M. Couvreur, greffier

Present: President Guillaume
 Vice-President Shi
 Judges Ranjeva
 Herczegh
 Fleischhauer
 Koroma
 Higgins
 Parra-Aranguren
 Kooijmans
 Rezek
 Al-Khasawneh
 Buergenthal
 Elaraby
 Judges *ad hoc* Mbaye
 Ajibola
 Registrar Couvreur

Le Gouvernement de la République du Cameroun est représenté par :

S. Exc. M. Amadou Ali, ministre d'Etat chargé de la justice, garde des sceaux,

comme agent;

M. Maurice Kamto, doyen de la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, membre de la Commission du droit international, avocat au barreau de Paris,

M. Peter Y. Ntamarik, professeur à la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, *Barrister-at-Law*, membre de l'Inner Temple, ancien doyen,

comme coagents, conseils et avocats;

M. Alain Pellet, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, membre et ancien président de la Commission du droit international,

comme agent adjoint, conseil et avocat;

M. Joseph Marie Bipoun Woum, professeur à la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, ancien ministre, ancien doyen,

comme conseiller spécial et avocat;

M. Michel Aurillac, ancien ministre, conseiller d'Etat honoraire, avocat en retraite,

M. Jean-Pierre Cot, professeur à l'Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), ancien ministre,

M. Maurice Mendelson, Q. C., professeur émérite de l'Université de Londres, *Barrister-at-Law*,

M. Malcolm N. Shaw, professeur à la faculté de droit de l'Université de Leicester, titulaire de la chaire sir Robert Jennings, *Barrister-at-Law*,

M. Bruno Simma, professeur à l'Université de Munich, membre de la Commission du droit international,

M. Christian Tomuschat, professeur à l'Université Humboldt de Berlin, ancien membre et ancien président de la Commission du droit international,

M. Olivier Corten, professeur à la Faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles,

M. Daniel Khan, chargé de cours à l'Institut de droit international de l'Université de Munich,

M. Jean-Marc Thouvenin, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

comme conseils et avocats;

The Government of the Republic of Cameroon is represented by:

H.E. Mr. Amadou Ali, Minister of State responsible for Justice, Keeper of the Seals,

as Agent;

Mr. Maurice Kamto, Dean, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II, member of the International Law Commission, *Avocat* at the Paris Bar, Lysias Law Associates,

Mr. Peter Y. Ntamark, Professor, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II, Barrister-at-Law, member of the Inner Temple, former Dean,

as Co-Agents, Counsel and Advocates;

Mr. Alain Pellet, Professor, University of Paris X-Nanterre, member and former Chairman of the International Law Commission,

as Deputy Agent, Counsel and Advocate;

Mr. Joseph-Marie Bipoun Woum, Professor, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II, former Minister, former Dean,

as Special Adviser and Advocate;

Mr. Michel Aurillac, former Minister, Honorary *Conseiller d'État*, retired *Avocat*,

Mr. Jean-Pierre Cot, Professor, University of Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), former Minister,

Mr. Maurice Mendelson, Q.C., Emeritus Professor University of London, Barrister-at-Law,

Mr. Malcolm N. Shaw, Sir Robert Jennings Professor of International Law, Faculty of Law, University of Leicester, Barrister-at-Law,

Mr. Bruno Simma, Professor, University of Munich, member of the International Law Commission.

Mr. Christian Tomuschat, Professor, Humboldt University of Berlin, former member and Chairman, International Law Commission,

Mr. Olivier Corten, Professor, Faculty of Law, Université libre de Bruxelles,

Mr. Daniel Khan, Lecturer, International Law Institute, University of Munich,

Mr. Jean-Marc Thouvenin, Professor, University of Paris X-Nanterre, *Avocat* at the Paris Bar, Lysias Law Associates,

as Counsel and Advocates;

Sir Ian Sinclair, K.C.M.G., Q.C., *Barrister-at-Law*, ancien membre de la Commission du droit international,

M. Eric Diamantis, avocat au barreau de Paris, Moquet, Bordes & Associés,

M. Jean-Pierre Mignard, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

M. Joseph Tjop, consultant à la société d'avocats Lysias, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université Paris X-Nanterre,

comme conseils;

M. Pierre Semengue, général d'armée, contrôleur général des armées, ancien chef d'état-major des armées,

M. James Tataw, général de division, conseiller logistique, ancien chef d'état-major de l'armée de terre,

S. Exc. Mme Isabelle Bassong, ambassadeur du Cameroun auprès des pays du Benelux et de l'Union européenne,

S. Exc. M. Biloa Tang, ambassadeur du Cameroun en France,

S. Exc. M. Martin Belinga Eboutou, ambassadeur, représentant permanent du Cameroun auprès de l'Organisation des Nations Unies à New York,

M. Etienne Ateba, ministre-conseiller, chargé d'affaires a.i. à l'ambassade du Cameroun, à La Haye,

M. Robert Akamba, administrateur civil principal, chargé de mission au secrétariat général de la présidence de la République,

M. Anicet Abanda Atangana, attaché au secrétariat général de la présidence de la République, chargé de cours à l'Université de Yaoundé II,

M. Ernest Bodo Abanda, directeur du cadastre, membre de la commission nationale des frontières,

M. Ousmane Mey, ancien gouverneur de province,

Le chef Samuel Moka Liffafa Endeley, magistrat honoraire, *Barrister-at-Law*, membre du Middle Temple (Londres), ancien président de la chambre administrative de la Cour suprême,

M^e Marc Sassen, avocat et conseil juridique, société Petten, Tideman & Sassen (La Haye),

M. Francis Fai Yengo, ancien gouverneur de province, directeur de l'organisation du territoire, ministère de l'administration territoriale,

M. Jean Mbenoun, directeur de l'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République,

Sir Ian Sinclair, K.C.M.G., Q.C., Barrister-at-Law, former member of the International Law Commission,

Mr. Eric Diamantis, *Avocat* at the Paris Bar, Moquet, Bordes & Associés,

Mr. Jean-Pierre Mignard, *Avocat* at the Paris Bar, Lysias Law Associates,

Mr. Joseph Tjop, Consultant to Lysias Law Associates, Researcher at the *Centre de droit international de Nanterre* (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

as Counsel;

General Pierre Semengue, Controller-General of the Armed Forces, former Head of Staff of the Armed Forces,

Major-General James Tataw, Logistics Adviser, Former Head of Staff of the Army,

H.E. Ms Isabelle Bassong, Ambassador of Cameroon to the Benelux Countries and to the European Union,

H.E. Mr. Biloa Tang, Ambassador of Cameroon to France,

H.E. Mr. Martin Belinga Eboutou, Ambassador, Permanent Representative of Cameroon to the United Nations in New York,

Mr. Etienne Ateba, Minister-Counsellor, Chargé d'affaires a.i. at the Embassy of Cameroon, The Hague,

Mr. Robert Akamba, Principal Civil Administrator, Chargé de mission, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Anicet Abanda Atangana, Attaché to the General Secretariat of the Presidency of the Republic, Lecturer, University of Yaoundé II,

Mr. Ernest Bodo Abanda, Director of the Cadastral Survey, member, National Boundary Commission,

Mr. Ousmane Mey, former Provincial Governor,

Chief Samuel Moka Liffafa Endeley, Honorary Magistrate, Barrister-at-Law, member of the Middle Temple (London), former President of the Administrative Chamber of the Supreme Court,

Maitre Marc Sassen, Advocate and Legal Adviser, Petten, Tideman & Sassen (The Hague),

Mr. Francis Fai Yengo, former Provincial Governor, Director, *Organisation du Territoire*, Ministry of Territorial Administration,

Mr. Jean Mbenoun, Director, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

M. Edouard Etoundi, directeur de l'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République,

M. Robert Tanda, diplomate, ministère des relations extérieures

comme conseillers;

M. Samuel Betah Sona, ingénieur-géologue, expert consultant de l'Organisation des Nations Unies pour le droit de la mer,

M. Thomson Fitt Takang, chef de service d'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République,

M. Jean-Jacques Koum, directeur de l'exploration, société nationale des hydrocarbures (SNH),

M. Jean-Pierre Meloupou, capitaine de frégate, chef de la division Afrique au ministère de la défense,

M. Paul Moby Etia, géographe, directeur de l'Institut national de cartographie,

M. André Loudet, ingénieur cartographe,

M. André Roubertou, ingénieur général de l'armement, hydrographe,

comme experts;

Mme Marie Florence Kollo-Efon, traducteur interprète principal,

comme traducteur interprète;

Mlle Céline Negre, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre

Mlle Sandrine Barbier, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre,

M. Richard Penda Keba, professeur certifié d'histoire, cabinet du ministre de la justice, ancien proviseur de lycées,

comme assistants de recherche;

M. Boukar Oumara,

M. Guy Roger Eba'a,

M. Aristide Easo,

M. Nkende Forbinake,

M. Nfan Bile,

Mr. Edouard Etoundi, Director, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Robert Tanda, diplomat, Ministry of Foreign Affairs,

as Advisers;

Mr. Samuel Betah Sona, Geological Engineer, Consulting Expert to the United Nations for the Law of the Sea,

Mr. Thomson Fitt Takang, Department Head, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Jean-Jacques Koum, Director of Exploration, National Hydrocarbons Company (SNH),

Commander Jean-Pierre Meloupou, Head of Africa Division at the Ministry of Defence,

Mr. Paul Moby Etia, Geographer, Director, *Institut national de cartographie*,

Mr. André Loudet, Cartographic Engineer,

Mr. André Roubertou, Marine Engineer, Hydrographer,

as Experts;

Ms Marie Florence Kollo-Efon, Principal Translator-Interpreter,

as Translator-Interpreter;

Ms Céline Negre, Researcher, *Centre d'études de droit international de Nanterre* (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

Ms Sandrine Barbier, Researcher, *Centre d'études de droit international de Nanterre* (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

Mr. Richard Penda Keba, Certified Professor of History, *cabinet* of the Minister of State for Justice, former Head of High School,

as Research Assistants;

Mr. Boukar Oumara,

Mr. Guy Roger Eba'a,

Mr. Aristide Esso,

Mr. Nkende Forbinake,

Mr. Nfan Bile,

M. Eithel Mbocka,

M. Olinga Nyozo'o,

comme responsables de la communication;

Mme Renée Bakker,

Mme Lawrence Polirsztok,

Mme Mireille Jung,

M. Nigel McCollum,

Mme Tete Béatrice Epeti-Kame,

comme secrétaires de la délégation.

Le Gouvernement de la République fédérale du Nigéria est représenté par :

S. Exc. l'honorable Musa E. Abdullahi, ministre d'Etat, ministre de la Justice du Gouvernement fédéral du Nigéria,

comme agent;

Le chef Richard Akinjide SAN, ancien *Attorney-General* de la Fédération, membre du barreau d'Angleterre et du pays de Galles, ancien membre de la Commission du droit international,

M. Alhaji Abdullahi Ibrahim SAN, CON, commissaire pour les frontières internationales, commission nationale des frontières du Nigéria, ancien *Attorney-General* de la Fédération,

comme coagents;

Mme Nella Andem-Ewa, *Attorney-General* et commissaire à la justice, Etat de Cross River,

M. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., membre de la Commission du droit international, membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

M. James Crawford, S.C., professeur de droit international à l'Université de Cambridge, titulaire de la chaire Whewell, membre des barreaux d'Angleterre et d'Australie, membre de l'Institut de droit international,

M. Georges Abi-Saab, professeur honoraire à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève, membre de l'Institut de droit international,

M. Alastair Macdonald, géomètre, ancien directeur de l'*Ordnance Survey*, Grande-Bretagne,

comme conseils et avocats;

M. Timothy H. Daniel, associé, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mr. Eithel Mbocka

Mr. Olinga Nyozo'o,

as Media Officers;

Ms René Bakker,

Ms Lawrence Polirsztok,

Ms Mireille Jung,

Mr. Nigel McCollum,

Ms Tete Béatrice Epeti-Kame,

as Secretaries.

The Government of the Federal Republic of Nigeria is represented by:

H.E. the Honourable Musa E. Abdullahi, Minister of State for Justice of the Federal Government of Nigeria,

as Agent;

Chief Richard Akinjide SAN, Former Attorney-General of the Federation, Member of the Bar of England and Wales, former Member of the International Law Commission,

Alhaji Abdullahi Ibrahim SAN, CON, Commissioner, International Boundaries, National Boundary Commission of Nigeria, Former Attorney-General of the Federation,

as Co-Agents;

Mrs. Nella Andem-Ewa, Attorney-General and Commissioner for Justice, Cross River State,

Mr. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., Member of the International Law Commission, Member of the English Bar, Member of the Institute of International Law,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., Member of the English Bar, Member of the Institute of International Law,

Mr. James Crawford, S.C., Whewell Professor of International Law, University of Cambridge, Member of the English and Australian Bars, Member of the Institute of International Law,

Mr. Georges Abi-Saab, Honorary Professor, Graduate Institute of International Studies, Geneva, Member of the Institute of International Law,

Mr. Alastair Macdonald, Land Surveyor, Former Director, Ordnance Survey, Great Britain,

as Counsel and Advocates;

Mr. Timothy H. Daniel, Partner, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

- M. Alan Perry, associé, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,
- M. David Lerer, *solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,
- M. Christopher Hackford, *solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,
- Mme Charlotte Breide, *solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,
- M. Ned Beale, stagiaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,
- M. Geoffrey Marston, directeur du département des études juridiques au *Sidney Sussex College*, Université de Cambridge, membre du barreau d'Angleterre et du Pays de Galles,
- M. Maxwell Gidado, assistant spécial principal du président pour les affaires juridiques et constitutionnelles, ancien *Attorney-General* et commissaire à la Justice, Etat d'Adamaoua,
- M. A. O. Cukwurah, conseil adjoint, ancien conseiller en matière de frontières (ASOP) auprès du Royaume du Lesotho, ancien commissaire pour les frontières inter-Etats, commission nationale des frontières,
- M. I. Ayua, membre de l'équipe juridique du Nigéria,
- M. K. A. Adabale, directeur pour le droit international et le droit comparé, ministère de la justice,
- M. Jalal Arabi, membre de l'équipe juridique du Nigéria,
- M. Gbola Akinola, membre de l'équipe juridique du Nigéria,
- M. K. M. Tumsah, assistant spécial du directeur général de la commission nationale des frontières et secrétaire de l'équipe juridique,

comme conseils;

- S. Exc. l'honorable Dubem Onyia, ministre d'Etat, ministre des affaires étrangères,
- M. Alhaji Dahiru Bobbo, directeur général, commission nationale des frontières,
- M. F. A. Kassim, directeur général du service cartographique de la Fédération,
- M. Alhaji S. M. Diggi, directeur des frontières internationales, commission nationale des frontières,
- M. A. B. Maitama, colonel, ministère de la défense,
- M. Aliyu Nasir, assistant spécial du ministre d'Etat, ministre de la Justice,

comme conseillers;

- M. Chris Carleton, C.B.E., bureau hydrographique du Royaume-Uni,
- M. Dick Gent, bureau hydrographique du Royaume-Uni,
- M. Clive Schofield, unité de recherche sur les frontières internationales, Université de Durham,
- M. Scott B. Edmonds, directeur des opérations cartographiques, *International Mapping Associates*,

Mr. Alan Perry, Partner, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. David Lerer, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. Christopher Hackford, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Ms Charlotte Breide, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. Ned Beale, Trainee, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Dr. Geoffrey Marston, Fellow of Sidney Sussex College, University of Cambridge; Member of the Bar of England and Wales,

Mr. Maxwell Gidado, Senior Special Assistant to the President (Legal and Constitutional Matters), Former Attorney-General and Commissioner for Justice, Adamawa State,

Mr. A. O. Cukwurah, Co-Counsel, Former UN (OPAS) Boundary Adviser to the Kingdom of Lesotho, Former Commissioner, Inter-State Boundaries, National Boundary Commission,

Mr. I. Ayua, Member, Nigerian Legal Team,

Mr. K. A. Adabale, Director (International and Comparative Law) Ministry of Justice,

Mr. Jalal Arabi, Member, Nigerian Legal Team,

Mr. Gbola Akinola, Member, Nigerian Legal Team,

Mr. K. M. Tumsah, Special Assistant to Director-General, National Boundary Commission and Secretary to the Legal Team,

as Counsel;

H.E. the Honourable Dubem Onyia, Minister of State for Foreign Affairs,

Alhaji Dahiru Bobbo, Director-General, National Boundary Commission,

Mr. F. A. Kassim, Surveyor-General of the Federation,

Alhaji S. M. Diggi, Director (International Boundaries), National Boundary Commission,

Colonel A. B. Maitama, Ministry of Defence,

Mr. Aliyu Nasir, Special Assistant to the Minister of State for Justice,

as Advisers;

Mr. Chris Carleton, C.B.E., United Kingdom Hydrographic Office,

Mr. Dick Gent, United Kingdom Hydrographic Office,

Mr. Clive Schofield, International Boundaries Research Unit, University of Durham,

Mr. Scott B. Edmonds, Director of Cartographic Operations, International Mapping Associates,

M. Robert C. Rizzutti, cartographe principal, *International Mapping Associates*,

M. Bruce Daniel, *International Mapping Associates*,

Mme Victoria J. Taylor, *International Mapping Associates*,

Mme Stephanie Kim Clark, *International Mapping Associates*,

M. Robin Cleverly, *Exploration Manager, NPA Group*,

Mme Claire Ainsworth, *NPA Group*,

comme conseillers scientifiques et techniques;

M. Mohammed Jibrilla, expert en informatique, commission nationale des frontières,

Mme Coralie Ayad, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Claire Goodacre, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Sarah Bickell, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Michelle Burgoine, spécialiste en technologie de l'information, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

comme personnel administratif,

M. Geoffrey Anika,

M. Mau Onowu,

M. Austeen Elewodalu,

M. Usman Magawata,

comme responsables de la communication.

Le Gouvernement de la République de Guinée équatoriale, qui est autorisée à intervenir dans l'instance, est représenté par :

S. Exc. M. Ricardo Mangue Obama N'Fube, ministre d'Etat, ministre du travail et de la sécurité sociale,

comme agent et conseil;

S. Exc. M. Rubén Maye Nsue Mangue, ministre de la justice et des cultes, vice-président de la commission nationale des frontières,

S. Exc. M. Cristóbal Mañana Ela Nchama, ministre des mines et de l'énergie, vice-président de la commission nationale des frontières,

M. Domingo Mba Esono, directeur national de la société nationale de pétrole de Guinée équatoriale, membre de la commission nationale des frontières,

Mr. Robert C. Rizzutti, Senior Mapping Specialist, International Mapping Associates,

Mr. Bruce Daniel, International Mapping Associates,

Ms Victoria J. Taylor, International Mapping Associates,

Ms Stephanie Kim Clark, International Mapping Associates,

Dr. Robin Cleverly, Exploration Manager, NPA Group,

Ms Claire Ainsworth, NPA Group,

as Scientific and Technical Advisers;

Mr. Mohammed Jibrilla, Computer Expert, National Boundary Commission,

Ms Coralie Ayad, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Ms Claire Goodacre, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Ms Sarah Bickell, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Ms Michelle Burgoine, IT Specialist, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

as Administrators,

Mr. Geoffrey Anika,

Mr. Mau Onowu,

Mr. Austeen Elewodalù,

Mr. Usman Magawata,

as Media Officers.

The Government of the Republic of Equatorial Guinea, which has been permitted to intervene in the case, is represented by:

H.E. Mr. Ricardo Mangué Obama N'Fube, Minister of State for Labor and Social Security,

as Agent and Counsel;

H.E. Mr. Rubén Maye Nsue Mangué, Minister of Justice and Religion, Vice-President of the National Boundary Commission,

H.E. Mr. Cristóbal Mañana Ela Nchama, Minister of Mines and Energy, Vice-President of the National Boundary Commission,

Mr. Domingo Mba Esono, National Director of the Equatorial Guinea National Petroleum Company, Member of the National Boundary Commission,

M. Antonio Nzambi Nlonga, *Attorney-General*,

comme conseillers;

M. Pierre-Marie Dupuy, professeur de droit international public à l'Université de Paris (Panthéon-Assas) et à l'Institut universitaire européen de Florence,

M. David A. Colson, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau de l'Etat de Californie et du barreau du district de Columbia,

comme conseils et avocats;

Sir Derek Bowett,

comme conseil principal,

M. Derek C. Smith, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau du district de Columbia et du barreau de l'Etat de Virginie,

comme conseil;

Mme Jannette E. Hasan, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau du district de Columbia et du barreau de l'Etat de Floride,

M. Hervé Blatry, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Paris, avocat à la Cour, membre du barreau de Paris,

comme experts juridiques;

M. Coalter G. Lathrop, *Sovereign Geographic Inc.*, Chapel Hill, Caroline du Nord,

M. Alexander M. Tait, *Equator Graphics*, Silver Spring, Maryland,

comme experts techniques.

Mr. Antonio Nzambi Nlonga, Attorney-General,

as Advisers;

Mr. Pierre-Marie Dupuy, Professor of Public International Law at the University of Paris (Panthéon-Assas) and at the European University Institute in Florence,

Mr. David A. Colson, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the California State Bar and District of Columbia Bar,

as Counsel and Advocates;

Sir Derek Bowett,

as Senior Counsel;

Mr. Derek C. Smith, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the District of Columbia Bar and Virginia State Bar,

as Counsel;

Ms Jannette E. Hasan, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the District of Columbia Bar and Florida State Bar,

Mr. Hervé Blatry, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Paris, Avocat à la Cour, member of the Paris Bar,

as Legal Experts;

Mr. Coalter G. Lathrop, Sovereign Geographic Inc., Chapel Hill, North Carolina,

Mr. Alexander M. Tait, Equator Graphics, Silver Spring, Maryland,

as Technical Experts.

Le **PRESIDENT** : Veuillez vous asseoir. La séance est ouverte. Nous sommes réunis aujourd'hui pour entendre le second tour de plaidoiries de la République du Cameroun. Avant de donner la parole à celle-ci, je souhaiterais préciser aux Parties ce qui suit. Conformément aux dispositions du paragraphe 2 de l'article 60 du Règlement de la Cour, les agents des parties doivent donner lecture des conclusions finales de leur gouvernement à l'issue du dernier exposé présenté par celui-ci au cours de la procédure orale. En l'espèce, c'est après que la Guinée équatoriale et les Parties auront présenté leurs observations sur l'intervention de la Guinée équatoriale que, selon l'usage, les agents du Cameroun et du Nigéria donneront lecture des conclusions finales de leur gouvernement.

J'ajoute que, dans les limites du temps qui leur est imparti le 21 mars après-midi, les agents des Parties pourront formuler des commentaires finaux pour introduire leurs conclusions sans, bien entendu, pouvoir soulever de questions nouvelles. Ces précisions étant fournies, monsieur l'agent de la République du Cameroun, je vais maintenant donner la parole au conseil de la République du Cameroun et le premier d'entre eux est le professeur Alain Pellet auquel je donne la parole.

M. PELLET :

I. INTRODUCTION

Les plaidoiries nigérianes

Merci beaucoup Monsieur le président. Monsieur le président, Madame et Messieurs les juges,

1. Lors de leurs interventions du premier tour, nos contradicteurs ont utilisé ce que j'appellerai des «procédés récurrents» de plaidoirie. L'objet de ma présentation de ce matin est de les mettre en lumière. Après tout, il nous faut répondre en à peu près huit heures à des plaidoiries qui ont duré (comme les nôtres d'ailleurs) près de dix-neuf heures et ce que je vais dire fera, j'espère en tout cas, gagner du temps à mes collègues en leur évitant, du moins en partie, de revenir, chacun son tour, sur ce qu'il faut bien appeler des «ficelles» de plaidoirie des représentants de la Partie adverse qui, sur ce point au moins, se sont, à l'évidence, donné le mot — je dis «sur ce point au moins» car, sur d'autres, nous sommes surpris par d'assez troublantes contradictions; nous aurons l'occasion d'y revenir.

2. Cependant, mon exposé s'articulera en cinq points :

- dans un premier temps, je relèverai les points d'accord tardifs — mais mieux vaut tard que jamais... — entre les Parties, du fait des nouvelles positions prises, au cours des audiences, par la République fédérale du Nigéria;
- je montrerai ensuite que, malheureusement, ses représentants, faute d'arguments peut-être, n'ont pas joué le jeu des audiences publiques et se sont, bien souvent, bornés à répéter, purement et simplement, leurs écritures, voire leurs plaidoiries de 1998;
- à ce mode répétitif, il y a tout de même des exceptions; certaines nouveautés sont même fort surprenantes; j'en évoquerai quelques-unes brièvement dans un troisième temps;
- je m'attacherai, en quatrième lieu, à établir que la Partie nigériane ne s'est cependant, durant cette phase orale, pas départie de la stratégie qu'elle a suivie tout au long de cette interminable procédure : elle s'efforce toujours d'obtenir que la Cour ne se prononce pas sur les demandes du Cameroun;
- enfin, et ce sera mon cinquième et dernier point, je m'emploierai à dégager l'unité de la thèse nigériane derrière sa diversité et sa complication, qui sont plus apparentes que réelles.

Et puis, j'indiquerai pour terminer le plan de cette réplique orale.

1. Article 60, paragraphe 1, du Règlement : «les points qui divisent encore les Parties»

Monsieur le président,

3. Aux termes de l'article 60, paragraphe 1, du Règlement de la Cour, les exposés oraux «portent sur les points qui divisent encore les Parties». Les points qui nous divisent encore sont fort nombreux. Mais je relève tout de même qu'ils le sont moins qu'avant le début des audiences — comme quoi, quoiqu'en pensent certains, la procédure orale n'est peut-être pas dénuée de tout intérêt.

4. Lors de sa brève intervention de vendredi dernier, M. l'agent du Nigéria, le ministre Musa Abdullahi, a conclu les plaidoiries de la Partie nigériane par une profession appuyée de cohérence. Ses positions, a-t-il dit, n'auraient pas varié d'un pouce depuis le début de la procédure : «*Its oral pleadings are, I submit, entirely consistent with everything Nigeria has said from the beginning of this case*» (CR 2002/14, p. 65, par. 3).

5. Je me permets de le contredire et de me féliciter de ces évolutions.

6. Huit ans de procédure ont permis de décanter les positions des uns et des autres, de les préciser et, parfois, de les rapprocher. Le Nigéria s'engage à appliquer l'arrêt que vous allez rendre; il n'en a pas toujours été ainsi. Le Nigéria reconnaît aujourd'hui la validité des instruments conventionnels ou britannique délimitant la frontière terrestre; il n'en a pas toujours été ainsi. Le Nigéria, dans ses «conclusions cachées» relatives à la frontière maritime, reconnaît en fait la ligne de Maroua, même s'il s'obstine à ne pas admettre la validité de la déclaration du 1^{er} juin 1975 puisque la prétendue limite des pratiques pétrolières dont il se prévaut recouvre, en réalité, le même tracé — j'y reviendrai demain; il n'en a pas non plus toujours été ainsi.

7. Sur ces trois questions essentielles — et je pourrais en citer d'autres, y compris en ce qui concerne les principes applicables en matière de responsabilité —, je constate une inflexion positive, une incohérence heureuse, une évolution bienvenue. Comme le dit la sagesse populaire française, «il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis».

8. Ce rapprochement des positions, dont nous nous réjouissons, entre les Parties, est loin d'être négligeable : c'est, en fait, toute la délimitation de la frontière, du lac Tchad au point G sur laquelle nous sommes, finalement, d'accord. Il vous appartient, Madame et Messieurs de la Cour, de prendre note de l'accord des Parties à cet égard et de l'inscrire dans l'airain de la chose jugée.

2. Article 60, paragraphe 1, du Règlement : «les exposés oraux ... ne reprennent pas ce qui est traité dans les pièces de procédure»

Monsieur le président,

9. Le premier paragraphe de l'article 60 du Règlement de la Cour, que j'ai déjà mentionné, ne se borne pas à enjoindre les Parties de ne plus évoquer les points sur lesquels elles sont d'accord, il leur impose aussi de ne pas reprendre «tout ce qui est traité dans les pièces de procédure» et de ne pas répéter «simplement les faits et arguments qui y sont invoqués». Sur ce point, je n'hésite pas à dire que la prestation de nos contradicteurs laisse beaucoup à désirer. Disons-le : elle est carrément affligeante et nous ne pouvons nous empêcher d'y voir un aveu d'impuissance.

10. Je n'aurai pas la cruauté de faire un relevé exhaustif de ces «recopiages». Mais tout de même, Madame et Messieurs de la Cour, il faut que vous en soyez conscients. C'est pourquoi j'en donnerai quelques exemples.

11. Ainsi, lors de sa plaidoirie du 1^{er} mars au sujet de Bakassi, l'un des conseils du Nigéria a purement et simplement relu le chapitre 3 de la duplique nigériane, lui-même calqué très étroitement sur le chapitre 10 du contre-mémoire. En particulier, les paragraphes 98 à 120 de cette présentation (CR 2002/9, p. 36-42, M. Brownlie) constituent la reprise intégrale, quasiment à la virgule près, des paragraphes 3.18 à 3.40 de la duplique (p. 76-84 — le paragraphe 3.25 est omis), qui étaient eux-mêmes assez voisins des paragraphes 10.11 à 10.15 du contre-mémoire (p. 216-218). Et le Cameroun y avait répondu aux paragraphes 8.30 à 8.87 de sa réplique (p. 366-384). De plus, nous sommes revenus sur ces points lors des plaidoiries orales (CR 2002/6, p. 18-27, M. Tomuschat). Mais à ce que nous avons écrit ou dit, Monsieur le président, pas l'esquisse d'une réponse !

12. Plus tard, le 6 mars, le même avocat du Nigéria parle du lac Tchad. Même phénomène : notre contradicteur cite, phrase à phrase, mot à mot, soit le contre-mémoire, soit la duplique de la Partie nigériane (comp. par exemple : CR 2002/12, p. 21-32, par. 14-51 et contre-mémoire du Nigéria, p. 390-409, par. 16.26-16.61), soit même ses propres plaidoiries sur les exceptions préliminaires (comp. CR 2002/12, p. 22-25, par. 16-29 et CR 98/1, p. 66-70 ou CR 2002/12, p. 30-32, par. 44-47 et CR 98/1, p. 71-72). Avec une petite nuance tout de même : alors qu'à la page 402 de son contre-mémoire, le Nigéria introduisait une section par le titre «*The Demarcation Exercise, 1988 to 1990*» (contre-mémoire du Nigéria, p. 402; (iv), voir aussi par. 16.49), son conseil, de façon significative, introduit la même subdivision de sa plaidoirie par l'intitulé suivant : «*The delimitation exercise, 1988 to 1990*» (CR 2002/12, p. 27, (iv); les italiques sont de nous; voir aussi paragraphe 38). C'est plus qu'une nuance, Monsieur le président; c'est un aveu, et de taille : alors que, spontanément, la Partie nigériane reconnaissait, en 1999, que c'est bien à la *démarcation* de la frontière dans le lac Tchad qu'avait procédé la CBLT, trois ans plus tard, son avocat juge plus adroit, plus prudent, de nommer «*délimitation*» la *même* opération, décrite ensuite *mot pour mot* dans les *mêmes* termes sur une dizaine de pages... Et, ici encore, pas la moindre réponse, ni à la

réplique du Cameroun sur ce point (cf. réplique du Cameroun, p. 99-135, par. 3.01-3.66), ni à nos plaidoiries orales (CR 2002/2, p. 31-34, par. 49-57, M. Cot)).

13. Et ce ne sont que des exemples, Monsieur le président, le tableau figurant sous le n° 115 des dossiers de plaidoirie de ce matin en donne d'autres. Au surplus, même sans toujours se borner à lire les écritures de la Partie nigériane, elles-mêmes passablement répétitives, ses conseils se sont employés plus souvent à en répéter sinon toujours la lettre, du moins la substance, qu'à répondre aux arguments que nous avons fait valoir lors du premier tour des plaidoiries.

14. C'est à la Cour qu'il appartient de faire respecter son Règlement, et le Cameroun n'entend évidemment pas se substituer à elle. Mais vous comprendrez sûrement, Madame et Messieurs les juges, combien la situation dans laquelle nous nous trouvons est embarrassante : ou bien nous répondons, pour la troisième fois, à l'argumentation de la Partie nigériane et nous prenons le risque de nous mettre, à notre tour, en contradiction par rapport aux dispositions de l'article 60 du Règlement; ou bien nous renonçons à répliquer et nous nous exposons à sembler acquiescer à des argumentations qui nous paraissent clairement erronées.

15. A la réflexion, Monsieur le président, c'est cependant ce second parti que nous avons choisi. Nous laisserons la Partie nigériane se bercer de l'illusion que la répétition imperturbable des mêmes erreurs peut les transformer en vérités. Pour notre part, nous nous efforcerons de nous garder de la «méthode Coué» et nous bornerons, dans ce second tour de plaidoiries orales, à répondre aux arguments nigérians qui ont pour eux l'apparence d'une relative nouveauté, et nous vous prions, Madame et Messieurs de la Cour, de bien vouloir vous reporter, pour le reste, à nos écritures et aux exposés oraux du premier tour. Pour essayer de vous faciliter la tâche à cet égard, nous nous proposons d'ailleurs de déposer, à la fin des audiences, un index de l'ensemble de nos plaidoiries tant écrites qu'orales qui, nous l'espérons, vous permettra de retrouver plus facilement les développements que nous avons consacrés à tel ou tel aspect de l'affaire que le Cameroun vous a soumise.

3. Les nouveautés apparentes de l'argumentation nigériane

Monsieur le président,

16. La Partie nigériane ne s'est tout de même pas bornée à répéter purement et simplement l'argumentation de ses écritures. J'ai déjà mentionné quelques-unes des évolutions — positives — que nous avons décelées dans l'exposé oral de nos adversaires. Il y en a d'autres, plus surprenantes, que je voudrais relever brièvement avec votre permission. Mes collègues ou moi-même reviendrons sur certaines d'entre elles en tant que de besoin.

17. Je ne peux passer sous silence deux curiosités assez «abracadabrantiques».

18. La première concerne l'in vraisemblable dissociation opérée par deux des avocats du Nigéria entre la pratique, notamment pétrolière, des Parties dans la péninsule de Bakassi d'une part; au large d'icelle d'autre part (CR 2002/9, p. 45-47, par. 132-142, M. Brownlie et CR/2002/12, p. 61-64, par. 13-19, M. Crawford). Selon mon contradicteur et néanmoins ami, James Crawford, «*Nigeria's flexibility offshore bore no relationship to its position onshore*» (*ibid.*, p. 64, par. 18). Quelle étrange souplesse ! Voici un pays qui se dit par ailleurs soucieux de faire respecter l'intégrité de ses droits souverains et qui, par contre, se serait désintéressé de l'exploitation pétrolière offshore des côtes qu'il tiendrait pour siennes ? *Come on !* ça ne tient pas une seconde la route, même si l'on veut à toute force donner raison à Jean Giraudoux pour lequel «le droit est la meilleure école de l'imagination» !

19. Malgré le flegme tout britannique dont il a fait preuve pour tenter, lui aussi, de ne pas faire mentir Giraudoux, sir Arthur Watts, un autre contradicteur et ami, n'a pu, davantage, abuser quiconque lorsqu'il s'est employé à «justifier» le tracé très précis de la frontière qui passerait au nord-est de la péninsule de Bakassi entre l'Akwayafé et le Rio del Rey (CR 2002/11, p. 59-62, par. 67-80). Le conseil du Nigéria a donné, sans rire, force détails sur une frontière qu'aucun traité, aucun document administratif, aucune pratique même ne justifie et sans même que les caractéristiques géographiques de la région auxquelles il a fait appel semblent exister sinon dans l'imagination des cartographes, tout aussi fertile que celle des juristes auxquels le Nigéria a fait appel. Nous n'avons pas, en tout cas, retrouvé, sur les cartes existantes, toutes les «*natural*

features» mentionnées et si joliment figurées sur les croquis projetés à l'appui de cette «démonstration».

20. Permettez-moi une parenthèse à cet égard, Monsieur le président. La Partie nigériane se targue de se montrer plus précise, plus soucieuse des détails, que nous. Elle l'est en effet parfois, et l'extraordinaire exercice auquel s'est livré sir Arthur est, assurément, un excellent exemple de ce souci d'entrer dans de grands détails; on sait tout sur le tracé de cette frontière fictive : le thalweg des rivières ou supposées rivières qu'elle suit; les criques, les sources, les méandres... C'est un joli tableau, «comme s'il était vrai» — mais le malheur veut qu'il soit faux : il n'y a, tout simplement, pas de frontière à cet endroit; il est même douteux que les éléments naturels qu'elle est présumée suivre existent.

21. Alors pourquoi un tel souci apparent du détail ? La réponse est simple, je pense, Monsieur le président : pour tenter de donner un semblant de vraisemblance à un tracé qui ne répond à aucune réalité juridique — ni même ethnique d'ailleurs car cette soi-disant frontière n'est nullement la limite d'extension de quelque ethnie que ce soit; il y a, dans cette région, comme du reste tout au long de la frontière entre les deux pays, un enchevêtrement d'ethnies, de tribus, de liens traditionnels. Au demeurant, chacun le sait, l'argument ethnique auquel tient tant la Partie nigériane est dénué de toute pertinence.

22. Je pourrais multiplier les exemples des effets de l'imagination de la Partie nigériane, sans doute stimulée par la perspective de l'issue de l'affaire que le Cameroun vous a soumise. Je n'en donnerai qu'un autre — ou plutôt qu'une série; mais fort significative du sens que nos adversaires donnent aux mots «précision» ou «détails». Je veux parler des données statistiques pour lesquelles la Partie nigériane semble s'être prise soudain d'un grand engouement. Des chiffres, cela fait «crédible», sérieux, convaincant, Monsieur le président — et nos contradicteurs se sont mis à en donner généreusement — généreusement, mais un peu à tort et à travers, je crains.

23. Sur la longueur de la frontière d'abord. Lors des plaidoiries sur les mesures conservatoires, les deux Parties étaient sur ... la même longueur d'ondes, si j'ose dire — les conseils du Nigéria parlaient de 1680 kilomètres (CR 1996/4, p. 92 ou 97, M. Crawford). Dans le contre-mémoire nigérian la longueur de la frontière était évaluée à «*some 1,700 kilometres*» (p. 9, par. 2.1); puis à 1600 kilomètres (p. 477, par. 18.3). Durant les plaidoiries orales on passe, de

façon plus constante, à 1800 kilomètres (cf. CR 2002/8, p. 18, par. 2, M. Abdullahi; CR 2002/10, p. 32, par. 8 et p. 33, par. 12; p. 39, par. 35 et p. 40, par. 38, M. Ibrahim; CR 2002/10, p. 62, par. 92 et CR 2002/11, p. 44, par. 8, sir Arthur Watts), mais on parle tantôt de 1000 milles (CR 2002/8, p. 18, par. 2, M. Abdullahi), tantôt de 1200 milles (*ibid.*, p. 32, par. 8 et p. 33, par. 12), ce qui, de toutes façons, ne correspond pas à 1800 kilomètres — même si l'on confond les milles terrestres et les milles marins...

24. Monsieur le président, nous n'aurions pas relevé ces détails si la Partie nigériane n'avait passé l'essentiel de son temps à se targuer de son souci de précision et d'exactitude — entre 1200 milles et 1600 kilomètres, il y a tout de même une différence de plus de 300 kilomètres; ce n'est pas rien; mais ces flottements n'empêchent pas les conseils de la Partie adverse de discuter souvent sur un écart de quelques centaines de mètres sur une carte de la fin du XIX^e siècle, problème qui relève clairement de la démarcation, pas de la délimitation.

25. Autre exemple : le chiffre de la population de Bakassi. Celui-ci a subi une inflation considérable depuis le début de la procédure :

- dans son contre-mémoire, le Nigéria l'évaluait à 37 500 habitants — ceci sur la base d'un recensement qui aurait été effectué en 1991 (contre-mémoire du Nigéria, par. 3.25, p. 33);
- dans la duplique, le chiffre passe à «100 000 Nigériens» (p. 166, par. 3.275), ce que semblait confirmer M. Ibrahim en 1998 (CR 1998/1, p. 19, par. 6);
- mais, lors des dernières plaidoiries orales, M. Brownlie — qui, pour le reste, reprend pourtant mot à mot le même passage de la duplique — change pourtant le chiffre : cette fois «*[t]he Bakassi peninsula . . . is the home*» no more of «100,000 Nigerians», as in the Rejoinder, but of «156,000 Nigerians» (CR 2002/9, p. 45, par. 134)! On retrouve ce chiffre — à 6000 personnes près, tout de même, dans la bouche de Mme Adem-Ewa (150 000 habitants — CR 2002/8, p. 33, par. 22). La différence entre les 100 000 Nigériens de la duplique et les 150 000 ou plus habitants des plaidoiries orales est peut-être constituée par une population camerounaise.

26. Je ne sais pas très bien, Monsieur le président, pour quelle raison, le Nigéria étire la frontière. Mais je sais pertinemment pourquoi il prête à Bakassi cette démographie galopante : il s'agit de vous faire croire, Madame et Messieurs de la Cour, que «l'énorme» population nigériane

qu'il affirme habiter la péninsule doit «rester» — je mets tout ceci entre guillemets bien sûr — sous administration nigériane; avec l'espoir sans doute que, si vous me permettez l'expression, «plus c'est gros, mieux ça passe»!

27. Et c'est évidemment pour la même raison que la Partie nigériane a radicalement changé d'opinion sur la géographie de la péninsule : dans son contre-mémoire, elle la décrivait ainsi : «*Much of the Peninsula consists of mangrove swamp and, as such, it is uninhabitable save by the construction of houses raised on stilts*» (p. 25, par. 3.10). Mais, durant les plaidoiries orales, l'agent du Nigéria est venu vous affirmer : «*it is Cameroon, and not Nigeria, that regards Bakassi as little more than a mangrove swamp*» (CR 2002/8, p. 19).

28. Nous nous en tenons, en effet, à cette description. Elle seule correspond à la réalité, comme, à vrai dire, la vidéo projetée par la Partie nigériane me paraît l'établir également malgré des angles de vue que l'on peut supposer soigneusement choisis. Quant au nombre d'habitants, je me bornerai à rappeler que, d'après un recensement camerounais de 1987, lui bien réel, il était de 4046 habitants pour les deux arrondissements de Kombo-Abedimo et Idabato. Il est peut-être supérieur aujourd'hui; mais de là à atteindre 156 000 habitants.

4. La stratégie dilatoire du Nigéria — suite

29. Monsieur le président, je serai bref sur ma quatrième série de remarques. Mais je ne peux passer totalement sous silence le fait que la Partie nigériane continue de faire tout ce qu'elle peut pour que vous ne vous prononciez pas sur les conclusions du Cameroun ou, en tout cas, pour vous rendre la tâche la plus difficile possible. Madame et Messieurs de la Cour, pour cela, nos contradicteurs utilisent deux «tactiques» — l'une et l'autre très fâcheuses.

30. En premier lieu, il est clair qu'ils ne se résignent pas à l'échec de sept des huit exceptions préliminaires nigérianes — pour ne rien dire de la huitième sur laquelle nous aurons sans doute l'occasion de revenir la semaine prochaine. Ainsi :

— M. Brownlie ignore totalement votre décision relative à la troisième exception préliminaire du Nigéria et continue d'affirmer que la CBLT a tenté de procéder à la délimitation, non à la démarcation, de la frontière dans le lac Tchad (CR 2002/12, p. 18-34, par. 1-57);

- M. Ibrahim (CR 2002/10, p. 38, par. 30) et sir Arthur Watts (*ibid.*, p. 65, par. 103; voir aussi 2002/11, p. 56-57, par. 54-55) replaident inlassablement la cinquième exception, en tentant de polariser l'attention sur le village de Tipsan — sur lequel il existe en effet un problème; mon collègue et ami Bruno Simma y reviendra — alors même que la Cour a, dans son arrêt du 11 juin, rejeté l'exception (la cinquième) sur de toutes autres bases (voir *C.I.J. Recueil 1998*, p. 316-317, par. 93);
- même chose, par exemple, s'agissant de la septième exception préliminaire à propos de laquelle le professeur Crawford conteste imperturbablement le bien-fondé de la décision de la Cour de ne pas examiner séparément les questions relatives à la frontière terrestre d'une part, maritime d'autre part (CR 2002/11, p. 58, par. 4 ou p. 59, par. 6).

31. Insidieusement, le Nigéria vous demande de remettre en cause votre arrêt de 1998. Nous vous faisons confiance pour vous y tenir.

32. Mais il y a autre chose, et plus grave. Faute d'avoir pu vous empêcher de reconnaître votre compétence, le Nigéria s'emploie maintenant, Madame et Messieurs les juges, à essayer de vous convaincre que l'exercice de cette compétence est d'une complication inouïe. Il en va tout spécialement ainsi en ce qui concerne le tracé de la frontière terrestre d'une part, l'établissement des responsabilités d'autre part.

33. Pour ce qui est du second aspect, le professeur Tomuschat aura l'occasion de revenir sur l'impressionnisme — que dis-je l'impressionnisme ? le pointillisme — de la Partie nigériane. Qu'il me suffise de dire qu'une invasion, une occupation, ne se prouvent pas par «petites touches»; or, c'est d'invasion et d'occupation que nous parlons, un peu partout sur la frontière, mais massivement à Bakassi et dans la région du lac Tchad.

34. En ce qui concerne le tracé de la frontière terrestre, le professeur Simma reviendra plus longuement tout à l'heure sur ces fameux «22 points» que la Partie nigériane soulève avec insistance, dans le seul objectif de fragiliser les accords de délimitation (et parfois de démarcation) conclus par les puissances coloniales. En compliquant à plaisir des problèmes la plupart du temps inexistantes, en général simples quand ils existent; en multipliant des explications techniques souvent anachroniques, au mépris des principes du droit intertemporel; en plaçant le nord au sud et l'est à l'ouest, pour vous faire, littéralement, perdre le nord, le Nigéria vous envoie un message :

«le Cameroun vous a saisis d'une affaire (déjà fort complexe), mais ce sont vingt-deux autres affaires qu'il aurait dû vous soumettre, toutes plus compliquées les unes que les autres et puisque le demandeur ne veut pas vous en saisir, moi, Nigéria, je le fais».

35. Monsieur le président, nous avons déjà expliqué pourquoi nous nous refusions à entrer dans ce jeu (voir CR 2002/1, p. 44-51, par. 10-31, M. Pellet). Mais je tiens à le dire très clairement : ce que demande le Cameroun, c'est une *délimitation complète et définitive* de sa frontière avec le Nigéria. Nous croyons que les instruments coloniaux dont nos adversaires ont enfin reconnu la pertinence suffisent à cet effet. Nous sommes convaincus que les problèmes techniques soulevés par le Nigéria (et ceux qu'il n'a pas soulevés — car il y en a d'autres; M. Simma en citera quelques-uns) peuvent et doivent être résolus à l'occasion des opérations de démarcation. Toutefois, si la Cour était d'un avis contraire, nous lui demandons de ne pas hésiter à trancher — sur la base du droit, pas en se transformant en instance d'évaluation de la cartographie du XIX^e siècle ou du début du siècle dernier — les problèmes de délimitation qui lui paraîtraient subsister.

5. L'unité de la thèse nigériane — la politique du fait accompli

36. J'ai parlé de pointillisme il y a quelques instants, Monsieur le président. Mais Signac ou Seurat, tout pointillistes qu'ils fussent, peignaient des tableaux dont l'unité profonde apparaît dès qu'on les regarde avec un peu de recul. Le même phénomène se produit lorsque l'on étudie la thèse du Nigéria : les mille et un problèmes qu'il soulève, les nombreuses complications qu'il fait mine de découvrir ne visent pas seulement à embrouiller le lecteur ou l'auditeur. Il s'agit, toujours et seulement, de justifier le fait accompli.

37. Car, que vous demande, au fond, la Partie nigériane ? Tout simplement, de consacrer sa politique du fait accompli.

38. Fait accompli bien sûr à Bakassi dont l'invasion puis l'occupation, insidieuses d'abord, massives ensuite, ont été soigneusement planifiées à partir, en tout cas, de 1985, comme le montrent certains écrits «va-t-en guerre» nigériens, notamment une étude réalisée en juin de cette année-là par le directeur des renseignements militaires nigériens (mémoire du Cameroun, annexe 276) ou l'article publié sous le titre «*Nigeria and Cameroun*» par M. Bassey Ate dans un

livre édité conjointement par lui-même et M. Bola Akinterinwa (*Nigeria and Its Immediate Neighbours — Constraints and Prospects of Sub-Regional Security in the 1990s*, Pumarck Nigeria Ltd., 1994, p. 139-151, voir note p. 149-150). Fait d'ailleurs seulement semi-accompli en l'occurrence car le Nigéria n'a pu s'emparer de toute la péninsule.

39. Fait accompli, plus insidieusement mais complètement, dans la région du lac Tchad où, d'ailleurs, non sans cynisme, le Nigéria vous demande, Madame et Messieurs les juges, de tracer une frontière sur la seule base des implantations nigérianes, sans égard pour la déclaration Thomson-Marchand ou les travaux de la CBLT.

40. Fait accompli tout le long de la frontière terrestre, où les prétendus vingt-deux problèmes de délimitation coïncident, par le plus grand des hasards sans aucun doute, avec des lieux où les implantations nigérianes débordent, parfois nettement, les limites des tracés frontaliers conventionnels.

41. Fait accompli en ce qui concerne la délimitation maritime, toute entière et exclusivement fondée sur les pratiques pétrolières *du Nigéria* à l'exclusion de celles de ses voisins et de toute autre considération (voir CR 2002/13, p. 21, par. 13, M. Crawford).

42. Et, bien sûr, les arguments du Nigéria vont dans le sens de la justification du fait accompli : nos contradicteurs n'hésitent pas à bousculer le, pourtant sage, principe de *l'uti possidetis* en donnant la préférence à d'incertaines «effectivités» post-coloniales sur le tracé de la frontière en vertu de traités conclus entre les anciennes puissances coloniales ou du décret britannique de 1946; à modifier la cartographie existante à partir de 1990, seulement; à se réclamer d'une sorte de titre ethnique ou national qui l'emporterait sur ces mêmes instruments; ou encore, pour la délimitation maritime, à transformer l'exigence d'une solution équitable en celle de la préservation des investissements réalisés par les titulaires des concessions octroyées par le seul Nigéria.

6. Plan des plaidoiries camerounaises (second tour)

Monsieur le président,

43. Mes collègues et moi-même allons revenir plus en détail sur certains de ces points, en suivant le plan suivant :

- ce matin, Jean-Pierre Cot puis Bruno Simma répliqueront aux plaidoiries prononcées la semaine dernière au nom du Nigéria au sujet du tracé de la frontière terrestre; ils répondront à cette occasion à la question que nous a adressée vendredi Monsieur le juge Fleischhauer (réponse complétée par un document écrit qui sera remis au Greffe ce matin);
- cet après-midi, Malcolm Shaw puis Maurice Mendelson traiteront de Bakassi, respectivement avant et après le rattachement de la partie septentrionale du territoire sous tutelle britannique à la République du Cameroun; ils seront suivis de Christian Tomuschat qui s'attachera aux questions de responsabilité, y compris celles posées par les demandes reconventionnelles du Nigéria;
- la matinée de demain enfin sera consacrée à la délimitation maritime; je l'introduirai en insistant plus spécialement sur le rôle que peuvent y jouer les concessions pétrolières; sir Ian Sinclair rappellera la position du Cameroun en ce qui concerne le tracé du premier secteur de la frontière maritime; et Maurice Kamto fermera la marche en traitant du second secteur de celle-ci, au-delà du point «G».

Madame et Messieurs les juges, je vous remercie très vivement de l'attention que vous avez bien voulu me prêter. Monsieur le président, je vous prie de bien vouloir donner la parole au professeur Jean-Pierre Cot.

Le PRESIDENT : je vous remercie, Monsieur le professeur et je donne maintenant la parole au professeur Jean-Pierre Cot.

M. COT :

II. LA FRONTIÈRE TERRESTRE

Présentation générale — Le lac Tchad

Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour,

1. Nous abordons maintenant les problèmes posés par la délimitation de la frontière terrestre. Je vais vous parler du lac Tchad et de la question de l'embouchure de l'Ebedji. Mais auparavant, vous me permettrez de vous livrer quelques réflexions sur la délimitation conventionnelle du territoire respectif des deux Parties à l'instance.

1. La délimitation conventionnelle entre les deux Etats

2. Les territoires respectifs des deux Etats, le Nigéria, le Cameroun, entre le point triple, dans le lac Tchad et le point G, dans le golfe de Guinée, sont séparés par une délimitation arrêtée par six instruments internationaux, ou devenus internationaux : la déclaration Milner-Simon du 10 juillet 1919 précisée par la déclaration Thomson Marchand du 31 janvier 1930; l'*Order in Council* britannique du 2 août 1946; le traité de Londres du 11 mars 1913; le traité d'Obokum du 12 avril 1913; l'accord de Yaoundé II du 4 avril 1971; l'accord de Maroua du 1^{er} juin 1975. Les Parties, Monsieur le président, sont d'accord pour considérer les quatre premiers instruments comme délimitant la frontière entre elles. Pour notre part, nous Cameroun, nous constatons que Yaoundé II et Maroua ont prolongé cette délimitation jusqu'à la mer par des accords internationaux. Nos contradicteurs disent le contraire. Mes collègues Maurice Mendelson et Ian Sinclair vous en parleront plus longuement.

3. La Partie nigériane affirme aujourd'hui son attachement aux quatre premiers de ces instruments. Elle respecte ces traités et n'entend les affaiblir en aucune manière. C'est ce qu'a affirmé l'agent du Nigéria, le ministre Musa Abdullahi¹. C'est ce qu'a répété le coagent, Alhadji Abdullah Ibrahim². C'est ce qu'a précisé sir Arthur Watts :

*«the Parties, I am happy to say, agree on one thing. Both Parties agree on the instruments which are relevant, and which they refer to collectively as the boundary instruments or, simply, the relevant instruments.»*³

4. *Pacta sunt servanda*. A la bonne heure ! Nous en prenons note. Nous demandons à la Cour de consigner ce bel et bon accord.

5. Pourquoi cette insistance, Monsieur le président, Madame et Messieurs les juges, de notre part à faire enregistrer, par vos soins, cette communauté de vues ? Mais, c'est parce qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Parce que, contrairement à ce qu'affirmait vendredi dernier Monsieur l'agent du Nigéria⁴ — je le dis avec le respect que je lui dois — la cohérence de la position et l'attachement du Nigéria aux traités de délimitation n'ont pas été toujours aussi évidents. Je rappelle qu'en 1994, l'armée nigériane a envahi la péninsule de Bakassi, que le traité de Londres du

¹ CR 2002/8, p. 22, par. 14 (agent).

² CR 2002/10, p. 39, par. 31 (coagent).

³ CR 2002/10, p. 41, par. 1 (Watts).

⁴ CR 2002/14, p. , par. (agent).

11 mars 1913 situe clairement en territoire camerounais. Et, sauf erreur de ma part, il a fallu attendre la note diplomatique du 20 avril 1994 pour que le Cameroun apprenne l'existence d'une fédération des *Kings and Chiefs* of Old Calabar qui aurait remis en cause la validité de certaines dispositions du traité. L'affirmation de la souveraineté du Nigéria sur Darak, quelques semaines plus tard, n'a pas été plus explicite quant à la violation des dispositions de la déclaration Thomson-Marchand dans le lac Tchad. Votre Cour elle-même a constaté cette incertitude quant à la position du Nigéria dans l'arrêt du 11 juin 1998 sur les exceptions préliminaires. Je vous cite : «le Nigéria n'indique pas s'il est ou non d'accord avec le Cameroun sur le tracé de la frontière ou sur sa base juridique...»⁵ et vous avez conclu, à propos de la cinquième exception préliminaire :

«Du fait de la position prise par le Nigéria, l'étendue exacte de ce différend ne saurait être déterminée à l'heure actuelle; un différend n'en existe pas moins entre les deux Parties, à tout le moins en ce qui concerne les bases juridiques de la frontière et il appartient à la Cour d'en connaître.»⁶

6. Cette période de flottement, d'incertitude, est aujourd'hui révolue. Nous voilà rassurés. Notre contentieux se limite à l'interprétation et à l'application de traités de délimitation sur lesquels nous sommes d'accord. A la bonne heure !

7. Mais voilà. Ce serait trop simple, ce serait trop beau. Nous ne sommes pas encore tout à fait rassurés.

8. Car cette fidélité aux traités ne joue pas aux deux extrémités de la frontière. Au lac Tchad, à Bakassi, d'après le Nigéria, les traités n'ont pas lieu d'être appliqués. Les raisons avancées sont sans doute différentes : les travaux de la commission du bassin du lac Tchad d'une part, les *Kings and Chiefs* de Old Calabar d'autre part. Je constate cependant que dans les deux secteurs où les affrontements ont été les plus difficiles, les plus douloureux, la garantie conventionnelle ne joue plus, d'après le Nigéria.

9. Ce doute s'étend à l'ensemble du règlement conventionnel, si j'en crois un de nos contradicteurs. Dès lors que l'on peut invoquer une raison historique, le traité s'efface. Je cite :

⁵ C.I.J. Recueil 1998, p. 316, par. 92.

⁶ *Ibid.*, p. 317, par. 93.

«*treaty-based titles can be modified by historical consolidation. A treaty-based title has no particular cachet as compared with other titles.*»⁷

10. Ce recours à la théorie de la consolidation historique contre un titre conventionnel en bonne et due forme n'est pas sans nous inquiéter. Il permet de remettre trop facilement en cause la stabilité du règlement frontalier conventionnel, dont votre jurisprudence a rappelé l'importance à de nombreuses reprises⁸. Dans l'affaire du *Temple de Préah Vihéar*, la Cour a rappelé que, d'une manière générale, lorsque deux pays définissent entre eux une frontière, un de leurs principaux objectifs est d'arrêter une solution stable et définitive. Elle a ajouté :

«Cela est impossible si le tracé ainsi établi peut être remis en question à tout moment, sur la base d'une procédure constamment ouverte, et si la rectification peut être demandée chaque fois que l'on découvre une inexactitude par rapport à une disposition du traité de base. Pareille procédure pourrait se poursuivre indéfiniment et l'on n'atteindrait jamais une solution définitive aussi longtemps qu'il resterait possible de découvrir des erreurs. La frontière, loin d'être stable, serait tout à fait précaire.»⁹

11. Monsieur le président, le Cameroun n'a jamais considéré que les traités-frontières étaient immuables, qu'ils ne pouvaient pas être retouchés, modifiés, abrogés. Encore faut-il que ce soit dans les conditions et en respectant les garanties prévues par le droit international. Comme le rappelait un des autres conseils du Nigéria à propos de la situation d'*uti possidetis*, celle-ci peut être modifiée «lorsqu'il y a assez de preuves pour établir que les parties ont en fait clairement accepté une variante, ou tout au moins une interprétation...»¹⁰ Dans l'affaire du *Différend territorial (Libye/Tchad)*, la Cour a ajouté : «Cela ne veut pas dire que deux Etats ne peuvent pas, d'un commun accord, modifier leur frontière. Un tel résultat peut naturellement être obtenu par consentement mutuel»¹¹. Or nous sommes loin du compte.

12. Les bons auteurs nous mettent en garde contre les dangers de dérapage dans la mise en œuvre de la doctrine de la consolidation historique¹². Mon contradicteur, plaidant ici avec vigueur

⁷ CR 2002/9, p. 51, par. 162 (Brownlie).

⁸ *Temple de Préah Vihéar*, C.I.J. Recueil 1962, p. 34; *Plateau continental de la Mer Egée*, C.I.J. Recueil 1978, p. 36; *Différend territorial (Libye/Tchad)*, C.I.J. Recueil 1994, p. 37, par. 72.

⁹ C.I.J. Recueil 1962, p. 34.

¹⁰ Affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras)*, C.I.J. Recueil 1992, p. 401, par. 67, cité par Abi-Saab, CR 2002/10, p. 26-27, par. 46.

¹¹ C.I.J. Recueil 1994, p. 37, par. 73.

¹² Jennings. *The Acquisition of Territory in International Law*, Manchester U.P., 1963, p. 26-28; Oppenheim, 9^e éd., p. 709-710, par. 272; Kohen, *Possession contestée et souveraineté territoriale*, Genève, 1997, p. 40-45.

la consolidation historique, écrivait naguère dans un autre cadre : «*it is probably confusing to overemphasize, and to lump together, this penumbra of equities by discovering the concept of consolidation*»¹³.

13. Il est vrai que le pavillon peut en effet couvrir beaucoup de marchandises et permettre de s'affranchir des contraintes édictées par le droit international dans l'application de concepts mieux établis tels que la reconnaissance, l'*estoppel*, la prescription ou, plus simplement, la prise en considération des effectivités.

14. Le désordre normatif auquel vous invite le Nigéria me paraît périlleux pour la stabilité des relations internationales. Dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, votre Chambre avait eu la sagesse d'explicitier et de hiérarchiser la relation qui existe entre les effectivités et les titres servant de base à la mise en œuvre du principe d'*uti possidetis*¹⁴. Le Cameroun pense que ce précédent est utile pour résoudre les difficultés posées aussi bien dans le secteur du lac Tchad que dans celui de Bakassi. Nous aurons l'occasion d'y revenir en examinant ces secteurs.

15. Entre ces deux secteurs, 1680 kilomètres de frontière terrestre, délimités par les instruments internationaux acceptés par les deux Parties. L'existence de traités de délimitation n'élimine pas le risque de contentieux territorial, nous le savons bien. C'est même pourquoi nous sommes ici aujourd'hui.

16. Mais c'est la manière dont nos contradicteurs posent le problème qui nous embarrasse. Ils n'ont aucune intention d'affaiblir le règlement territorial, ils le jurent, soit. Mais ce règlement ne vaut qu'«en principe», sous bénéfice d'inventaire en quelque sorte. Et voilà l'incertitude qui renaît. Sur vingt-deux secteurs représentant 210 kilomètres de frontière, nous promet-on. Le professeur Bruno Simma vous en dira davantage sur ce sujet après la pause.

17. Sur une telle frontière, compte tenu d'une longue histoire, d'une géographie tourmentée, de l'ancienneté des traités de référence, les problèmes sont inévitables. La Cour peut contribuer à la solution de ces problèmes. En se prononçant, si besoin est, sur certains de ces litiges. En

¹³ Brownlie, *Principles of Public International Law*, 5th ed., 1998, p. 163.

¹⁴ *C.I.J. Recueil* 1986, p. 586-587, par. 63.

facilitant la mise en place d'une procédure présentant des garanties d'impartialité pour les deux parties.

18. Car, Monsieur le président, nous souhaitons, autant que le Nigéria, résoudre l'ensemble du contentieux territorial soumis à votre Cour. C'est nous qui avons saisi la Cour, et non le Nigéria, qui, pendant de longues années — je dois le rappeler —, a opposé une résistance tenace à la procédure en cours actuellement. Nous, Cameroun, n'avons aucunement l'intention, alors que cette procédure parvient enfin à son terme, de reculer par rapport à nos demandes initiales et je tiens à en rassurer le Nigéria.

19. Mais, Monsieur le président, dans cette affaire, le mieux peut être l'ennemi du bien. Nous voulons éviter que la Cour ne soit embourbée dans des problèmes de démarcation, ce qui n'est pas son rôle. Ou qu'elle se prononce dans certains cas sur la base d'une information incomplète et inexacte. C'est le sens des propositions que fera M. l'agent de la République du Cameroun, à la fin de nos plaidoiries, afin de vous permettre de remplir pleinement votre rôle.

2. Le lac Tchad

20. J'en viens maintenant au lac Tchad. Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour, vous avez rendu un arrêt sur les exceptions préliminaires le 11 juin 1998. Le Nigéria, Alain Pellet vous l'a dit, semble ignorer que l'arrêt concerne le lac Tchad. Le Cameroun considère pour sa part que votre arrêt fait droit entre les Parties et que vous avez décidé d'un certain nombre de questions à cette occasion. Nous ne suivrons donc pas nos adversaires sur le terrain qu'ils ont choisi; nous ne rejouerons pas la pièce de 1998. Ceci vaut en particulier pour la qualification des opérations menées par la commission du bassin du lac Tchad. Vous avez noté, dans votre arrêt, que la convention instituant la CBLT ne donnait pas compétence à la commission en matière de règlement des différends. Vous avez ensuite ajouté :

«La Cour relèvera par ailleurs que les Etats membres de la commission ont par la suite chargé cette dernière de procéder à la démarcation des frontières dans la région sur la base des accords et traités figurant dans le rapport des experts de novembre 1984... De ce fait, et comme l'a souligné le Nigéria «la question de la démarcation de frontière relève manifestement de la compétence de la commission». Cette démarcation était conçue par les Etats intéressés comme une opération

matérielle à réaliser sur le terrain sous l'autorité de la commission en vue d'éviter le renouvellement des incidents survenus en 1983.»¹⁵

21. Pour le Cameroun, la cause est entendue. La CBLT a bien procédé à la démarcation de la frontière sur la base de la délimitation préalable résultant des accords et traités figurant dans le rapport des experts de novembre 1984. Il n'y a là aucune *petitio principii*, comme l'énonce gravement mon contradicteur¹⁶, mais la lecture de bonne foi de votre arrêt. La démarcation présuppose la délimitation. C'est ce qu'a constaté la CBLT, qui délibère, je le rappelle, à l'unanimité. C'est ce que vous avez constaté à votre tour par votre arrêt de 1998.

22. J'ajoute que la thèse développée par mon contradicteur me paraît curieuse. Ce dernier cherche à expliquer que les auteurs de l'échange de notes avaient considéré la délimitation Thomson-Marchand comme provisoire et comme devant être précisée par la suite dans le cadre des travaux d'une commission mixte («*a boundary commission*» dans le texte de la note britannique), conformément aux dispositions de la déclaration Milner-Simon. Et mon contradicteur de conclure que «*the arrangements were essentially programmatic*», que l'échange de notes Henderson-de Fleuriau était «essentiellement programmatique»¹⁷. Ce n'est pas ce que dit l'échange de notes. MM. Henderson et de Fleuriau y précisent que la déclaration Thomson-Marchand «définit en substance la frontière dont il s'agit», «*that none the less, the declaration does in substance define the frontier*». Le texte pertinent de l'échange de lettres¹⁸ est maintenant sur l'écran [*projection*] et vous le trouvez dans le dossier des juges sous le numéro 116. Je me permets de le souligner, Monsieur le président, c'est mon contradicteur qui réécrit le texte de l'échange de notes et, pour paraphraser sa plaidoirie, qui «*does not provide the Court with a sufficiently precise account of these transactions*»¹⁹.

23. Cette thèse de l'absence de démarcation, en 1931, est une thèse qui n'est pas seulement curieuse, mais qui est aussi anachronique. Le Nigéria affirme qu'il n'y avait pas de délimitation dans le lac résultant de l'échange de notes de 1931, faute d'être parachevée par la commission chargée d'une démarcation sur le terrain. Mais, Monsieur le président, j'aimerais bien que mon

¹⁵ C.I.J. Recueil 1998, p. 308, par. 70.

¹⁶ CR 2002/12, p. 33, par. 53 (Brownlie).

¹⁷ *Ibid.*, p. 34, par. 55.

¹⁸ Extrait de contre-mémoire du Nigéria, vol. V, annexe NC-M 54.

¹⁹ CR 2002/12, p. 34, par. 55 (Brownlie).

contradicteur m'explique et explique à la Cour comment démarquer une frontière dans un lac rempli d'eau ! Car en 1931, le lac Tchad était un des plus vastes lacs d'Afrique. Henderson et de Fleuriau devaient-ils se mettre en tenue de plongeur ? Balancer des bornes-frontière par-dessus le bord du canot ? Cette hypothèse farfelue découlant du raisonnement de mon contradicteur me rappelle la vieille comptine anglaise :

«*The owl and the pussycat went to sea
In a beautiful pea green boat.*»

Produit de l'humour sans doute involontaire de mon adversaire, ce délicieux goût britannique de l'absurde envahit votre prétoire.

24. Sur la base d'une lecture erronée — «*misleading*», diraient nos adversaires — et de l'échange de notes et de votre arrêt de 1998, mon contradicteur développe ensuite la thèse de la consolidation historique du titre nigérian. Je rappelle que la consolidation présuppose, de l'aveu même de Charles de Visscher, l'inventeur de la doctrine, un «long usage établi, qui en est le fondement»²⁰. Nous disposons ici des précieux renseignements recueillis en 1998 sur place par l'équipe nigériane, composée notamment d'un sollicitor, M. Christopher Hackwood et d'un spécialiste des frontières de l'Université de Durham, M. Clive Schofield, membres de la délégation nigériane et sans doute présents dans cette salle. Ces experts ont conduit des interviews sur place, ils ont relevé les coordonnées géographiques de chaque village en prenant des mesures par GPS²¹. Ils ont aussi visité le secteur de l'Ebedji. J'y reviendrai tout à l'heure.

25. Les experts nigériens — je me fonde sur leurs travaux — ont daté la création de la plupart des villages : entre 1960 et 1990. Je rappelle que, jusque dans les années soixante, il y avait de l'eau. Non seulement les villages en question n'existaient pas, mais ils étaient sous l'eau, en permanence ou pendant plusieurs mois de l'année. Darak, qui était auparavant une île, fut fondé en 1972, Naga'a en 1978, etc. Si l'on tient compte du fait que ces villages furent administrés par le Cameroun au moins jusqu'en 1987, de l'aveu de mon contradicteur qui ne conteste pas la réalité de nos effectivités²²; si on ajoute qu'à partir de 1987 les forces armées nigérianes ont expulsé *manu militari* l'administration camerounaise et l'autorité traditionnelle, cela laisse une petite dizaine

²⁰ *Théories et réalités en droit international public*, 4^e éd., 1970, p. 226-227.

²¹ Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, Appendix to Chapter 17. Contemporaneous Account, p. 441 et suiv.

²² CR 2002/12, p. 49, par. 141 (Brownlie).

d'années au mieux pour l'opération de la consolidation historique. Je ne pense pas que Charles de Visscher y eût vu un «long usage établi». Quant à l'exercice de l'autorité traditionnelle des chefs nigériens dans les villages en cause dont se targue mon contradicteur, elle n'a guère eu le temps de se transformer en tradition, vous en conviendrez.

26. Mon contradicteur insiste — c'est même la première rubrique de sa consolidation historique — sur l'origine nigérienne des habitants des villages. Je ne doute pas que nombre de ces habitants en soient effectivement originaires, puisque ces agriculteurs et pêcheurs se sont installés sur le territoire camerounais à mesure de l'assèchement du lac et y ont exercé pacifiquement leurs activités dans le cadre des lois camerounaises jusqu'en 1987. Est-ce que la tradition camerounaise d'hospitalité à l'égard des populations en cause doit ainsi être mise en cause ? J'avoue, Monsieur le président, que je suis un peu agacé par l'utilisation de cet argument ethnique, à Bakassi comme au lac Tchad, comme si le Nigéria avait le monopole de certaines ethnies. C'est mal connaître l'Afrique et ses frontières que de raisonner ainsi. Mon contradicteur souligne que les Hausa et les Kanouri, «tribus nigérianes» dit-il, peuplent ces villages²³. En l'espèce, l'exemple choisi est singulièrement mal venu, vous pourrez le constater lorsque l'agent du Cameroun conclura nos plaidoiries. Je vous signale en effet, Monsieur le président, que S. Exc. M. Amadou Ali, agent de la République du Cameroun dans cette instance, s'honore d'être Kanouri. Il n'est pas Nigérien pour autant, que je sache.

27. Enfin, mon contradicteur souligne l'acquiescement des autorités camerounaises au fait accompli. J'ai déjà eu l'occasion de souligner que le Cameroun n'avait aucune raison d'aggraver une situation tendue dès lors que, par ailleurs, au niveau le plus élevé et dans le cadre de la commission du bassin du lac Tchad, on procédait à la démarcation de la frontière sur la base d'un tracé qui reconnaissait pleinement sa souveraineté sur les villages en question²⁴. Je vous prie d'excuser cette répétition, Monsieur le président, mais il semble que nos adversaires aient écouté ma première plaidoirie d'une oreille distraite.

²³ CR 2002/12, p. 36, par. 70 (Brownlie).

²⁴ CR 2002/3, p. 36-37, par. 68 (Cot)

28. En somme, rien ne subsiste du raisonnement de nos adversaires quant à la zone du lac Tchad. La délimitation de la frontière a été effectuée en 1919, elle a été confirmée en 1931 et n'a jamais été remise en cause depuis.

3. La question de l'embouchure de l'Ebedji

29. Monsieur le président, il me reste à traiter de l'embouchure de l'Ebedji. Je rappelle la thèse du Cameroun. Les parties, dans le cadre de la procédure de démarcation engagée par la CBLT, ont convenu d'une interprétation authentique de la déclaration Milner-Simon à cet effet en déterminant une embouchure «conventionnelle» se trouvant à mi-chemin entre les points proposés par les experts nationaux. Et nous convenons que le Nigéria n'est pas tenu par le résultat des travaux de démarcation, mais nous ajoutons que le Nigéria a participé à un accord d'interprétation des instruments de délimitation dans cette affaire; il y a eu accord entre les parties à cette occasion dans le cadre des travaux de la CBLT, confirmé pendant de longues années sur l'interprétation de la déclaration Thomson-Marchand sur l'embouchure de l'Ebedji.

30. La partie adverse, contestant notre thèse, fait état de la décision du sommet de la CBLT de 1996 [*je souligne le chiffre*], qui a décidé de différer les discussions sur le sujet de la ratification du document de démarcation des frontières²⁵. Mais cette décision de déferer les discussions ne concernait pas spécialement l'Ebedji. Elle intervenait, vous l'avez noté, deux ans après l'introduction de la présente instance devant cette Cour et alors que le différend entre le Cameroun et le Nigéria sur le lac Tchad, comme sur le reste de la frontière, s'était cristallisé, pour utiliser l'expression de sir Gerald Fitzmaurice. Au demeurant, je note que dans les conclusions du sommet de N'Djaména du 28 juillet 2000 la décision n° 3 est ainsi libellée :

«Considérant que le litige frontalier opposant le Cameroun et le Nigéria est pendant à la Cour de Justice de La Haye et empêche la signature de documents,

Les Chefs d'Etat décident de surseoir à la signature des documents de démarcation des frontières jusqu'à la décision finale de la Cour de La Haye.»

31. Le sommet des chefs d'Etat et de gouvernement de la CBLT a ainsi fait preuve de la plus élémentaire courtoisie à l'égard de votre haute juridiction. On ne peut pas en tirer argument, dans un sens ou dans l'autre.

²⁵ CR 2002/10, p. 45-46, par. 20.

32. J'avais cependant réservé le cas où vous ne suivriez pas le Cameroun sur la thèse de l'interprétation authentique de la déclaration Milner-Simon et je vous avais montré pourquoi le choix du chenal occidental comme chenal principal s'impose à vous dans cette hypothèse. Je vous rappelle la situation topographique, actuellement projetée [projection], d'ailleurs à partir de la photographie aérienne de la Partie nigériane. Vous trouverez d'ailleurs cette photographie sous la cote 117 du dossier des juges — nous l'avons déjà projetée lors de ma première plaidoirie. Il s'agit donc pour vous dans ce cas-là d'estimer lequel des deux chenaux, au bas de la photographie, à gauche, est le chenal principal : le chenal occidental que nous venons de montrer ou le chenal oriental, évidemment que préfère le Nigéria. Dans cette affaire, l'avocat du Nigéria persiste à ignorer l'arrêt que vous avez rendu dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu*²⁶, à refuser l'analogie de l'Ebedji et du Chobe, le Chobe étant, vous vous en souviendrez peut-être la rivière concernée dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu*. En revanche, mon contradicteur veut absolument assimiler l'Ebedji et le Rio Palena, la rivière en cause dans l'affaire de la frontière des Andes.

33. Monsieur le président, je suis un Savoyard, un montagnard. Je connais les Andes. J'aime ses rivières impétueuses, dont la source jaillit du glacier, dont le torrent impétueux arrose la vallée. J'aime l'Arc, j'aime l'Isère, j'aime ces torrents andins qui prennent naissance dans les grands lacs de montagne tels le Lago Argentino ou, dans le cas du Rio Palena, le Lago General Paz. Mais je ne reconnais pas vraiment ce type de rivière dans l'Ebedji. [Projection.] Est-ce vraiment un torrent de montagne qui s'écoule impétueusement ? Je n'en suis pas sûr. Cette photographie a été prise par l'équipe d'experts nigériens en 1998 (cote n° 118 dans le dossier des juges), je l'avais déjà projetée aussi lors de ma première lecture. Je trouve que ce paysage, s'il ressemble fort peu à mes montagnes savoyardes ou aux Andes chiliennes ou argentines, ressemble beaucoup en revanche à celui du Chobe en amont de Kasikili/Sedudu, à Serondella au mois d'août. Les latitudes approximatives des rivières en question confirment l'évidence. Le point triple du lac Tchad se trouve à 13° 05' de latitude nord; le Chobe à 17° de latitude sud. En revanche, le Rio Palena, auquel nos adversaires veulent assimiler notre pauvre Ebedji, se trouve aux environs de 43° 30' de

²⁶ CR 2002/10, p. 48, par. 28-31(Watts).

latitude sud, latitude comparable à celle du Mont Blanc : 46° de latitude nord. Le climat est sahélien, aride ou semi-aride dans un cas²⁷; il nourrit les neiges éternelles dans l'autre.

34. Contrairement à ce qu'affirme l'avocat du Nigéria, les caractéristiques hydrologiques de l'Ebedji sont proches de celles du Chobe. Dans l'un et l'autre cas, la rivière déborde en saison des pluies et se trouve à sec en saison sèche. Elle présente ces caractéristiques de crue, d'inondation et de sécheresse qui marquent les cours d'eau des régions arides, semi-arides, sahéliennes, semi-désertiques. En somme, Monsieur le président, tout rapproche l'Ebedji du Chobe; tout oppose l'Ebedji au Rio Palena. Et la seule bonne raison que je vois à la préférence marquée du Nigéria pour le Rio Palena, c'est que le tribunal arbitral saisi de cette dernière affaire avait naguère retenu deux critères qui arrangent bien nos contradicteurs, à l'exclusion de tous les autres.

35. Ceci dit, je conviens avec la Partie nigériane de la règle de base : «*namely, each river is subject to its own particular circumstances*»²⁸. Chaque cours d'eau est unique. La Cour a d'ailleurs tiré les conséquences de ce constat dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu* :

«30. La Cour est d'avis que, pour identifier le chenal principal du Chobe autour de l'île de Kasikili/Sedudu, elle ne peut pas se fonder sur un seul et unique critère, car les caractéristiques naturelles d'un fleuve peuvent différer fortement le long de son cours et d'un cas à l'autre.»²⁹

36. Je pense que vous serez nécessairement conduits à appliquer les critères choisis à la laisse des basses eaux et non à la ligne de crue, règle que vous aviez appliquée dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu*³⁰ précisément en raison des caractéristiques de cours d'eau de région aride ou semi-aride, caractéristiques communes au Chobe et à l'Ebedji. Pour un cours d'eau dont le niveau varie fortement, certes baisse parfois complètement, le principe suivant lequel il faut choisir la laisse de basses eaux est un principe dont vous avez dégagé la nécessité. Pour le reste, il vous appartient de choisir les critères qui vous paraîtront adaptés au problème qui vous est posé pour le secteur en cause. La longueur, critère suggéré par la Partie adverse, peut être un élément à prendre en considération, parmi d'autres. Mais aussi la largeur, la profondeur du chenal, la configuration du profil du lit, la navigabilité, le volume d'écoulement de l'eau.

²⁷ Sand, *Development of International Water Law in the Lake Chad Basin*, Z.A.o.R.V., 1974, vol. 34, p. 52-76.

²⁸ CR 2002/10, p. 48, par. 28 (Watts).

²⁹ C.I.J. Recueil 1999, p. 1064, par. 30.

³⁰ C.I.J. Recueil 1999, p. 1070, par. 37.

37. Un mot sur le critère commun aux deux affaires *Palena* et *Kasikili/Sedudu* : le débit, «discharge». Vous avez longuement examiné le problème de la mesure du débit dans l'affaire de *Kasikili/Sedudu*, où les Parties vous ont asséné des expertises, vous vous en souviendrez. En l'espèce, vous n'avez pas choisi entre les thèses des deux Parties sur ce point. Car, il y avait, je ne dirais pas équivalence, mais il y avait comparabilité entre les deux chenaux sur la question du débit. Mais ici, vous pouvez vous prononcer sans difficulté. Le débit dépend en effet de la profondeur et de la largeur du lit du chenal au point de bifurcation. C'est là une question d'hydraulique élémentaire. Or il y a une différence d'environ 1,50 mètre, évidente aux yeux de tout observateur, même amateur, même inexpérimenté. Je m'étonne à ce propos que les experts du Nigéria, équipés de cette impressionnante technologie dont M. Macdonald nous a fait une démonstration l'autre jour, n'aient pas été frappés de cette différence de dénivelé évidente, n'aient pas cru bon d'en prendre la mesure. Ils se sont pourtant rendus sur le lieu de la bifurcation, puisqu'ils en ont rapporté les coordonnées GPS. Cette omission est regrettable, car elle nous aurait permis de comparer nos impressions et nos mesures.

38. Quoi qu'il en soit, le critère du débit me paraît décisif, en tout cas dans une hypothèse, lorsqu'un chenal est encore rempli d'eau alors que l'autre est à sec, lorsqu'il existe un débit dans un chenal et qu'il n'y en a guère dans l'autre — et je vous avais projeté l'autre jour une photographie que je vous reprojette et que vous trouverez à la cote 119. [Projection (cote n° 119).] Cette constatation, et bien, c'est affaire de bon sens. Comme vous-mêmes l'avez noté dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu* : «Il est difficile d'admettre que ce lit, généralement à sec, et qui occuperait la partie sud-ouest de l'île, puisse être le lit du chenal principal.»³¹ Et bien, il me paraît tout aussi difficile d'admettre, dans le cas présent, que le chenal oriental puisse être le lit du chenal principal.

39. Monsieur le président, je peux maintenant répondre au nom du Cameroun à une partie de la question du juge Fleischhauer. Le respect de la frontière conventionnelle n'a pas posé de problème dans le secteur du lac Tchad jusqu'en 1987. A partir de la fin des années soixante, des populations venant du Nigéria, suivant l'assèchement du lac, ont installé de nouveaux villages en territoire camerounais. Mais ceci s'est fait dans le respect de l'autorité et des lois camerounaises.

³¹ C.I.J. Recueil 1999, p. 1070, par. 37.

C'est surtout en 1987. Je dis surtout, parce qu'il y a eu une première difficulté en 1983 qui a justifié le lancement de l'opération de démarcation. C'est surtout en 1987 que la situation s'est dégradée. Les autorités nigérianes ont alors annexé les villages dans le secteur du lac, expulsé les autorités et chefs traditionnels camerounais, ainsi que les ressortissants camerounais qui refusaient le nouveau pouvoir. Cependant, les représentants du Gouvernement fédéral nigérian ont continué à participer aux opérations de démarcation de la frontière conventionnelle dans le lac Tchad jusqu'en 1990, fin des opérations matérielles, jusqu'en 1994, au niveau des réunions de chefs d'Etat et de gouvernement ou au niveau de la commission. Voilà l'état des choses, Monsieur le juge, en ce qui concerne le lac Tchad, de l'avis du Cameroun.

40. Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour, je vous remercie de votre aimable attention. Monsieur le président, je vous prie maintenant d'appeler à la barre le professeur Bruno Simma pour continuer l'examen de la délimitation de la frontière terrestre. A moins que la Cour estime qu'une petite pause s'imposerait ?

Le PRESIDENT : Je vous remercie Monsieur le professeur. Le professeur Bruno Simma préfère-t-il parler, disons un quart d'heure, vingt minutes, avant la pause, ou préfère-t-il que nous fassions la pause maintenant ?

M. COT : Monsieur Simma vous propose de faire la pause maintenant, Monsieur le président.

Le PRESIDENT : Et bien, nous allons la faire maintenant. Je vous remercie. Donc la Cour suspend pour une dizaine de minutes.

L'audience est suspendue de 11 h 15 à 11 h 25.

Le PRESIDENT : Veuillez vous asseoir. La séance est reprise et je donne maintenant la parole, au nom de la République du Cameroun, au professeur Bruno Simma.

Mr. SIMMA: Merci, Monsieur le président.

III. THE LAND BOUNDARY (continued)

1. The scope and essence of Cameroon's claim

1. Mr. President, Members of the Court, my task this morning is to deal with those issues relating to the land boundary from south of Lake Chad to the sea that are still controversial between the Parties to the present dispute. I have to emphasize the issues that remain controversial — this deserves to be emphasized, as my colleague Professor Jean-Pierre Cot has also done: there is now agreement about all the legal instruments governing the course of the land boundary, “subject to the particular problem of the so called ‘Bakassi provisions’” of the March 1913 Treaty, as counsel for Nigeria expressed it³². I will turn to one of these so-called “particular problems”, namely the question of the severability of these provisions, towards the end of my statement. My colleague Professor Malcolm Shaw will then deal with the issue of Bakassi in a comprehensive manner. What both of us will demonstrate is that the alleged “particular problems” concerning the “Bakassi provisions” of the 1913 Treaty exist only in the imagination of our adversaries — or rather that they are a deliberate product of their imagination.

2. I will start my pleading with some clarifications as to the scope and essence of Cameroon's claim. Last Thursday, counsel for Nigeria subjected us to what can only be called a barrage of thunderous admonitions to the effect that Cameroon had apparently gotten cold feet with regard to its request that the Court not only confirm the existing four legal instruments governing the land boundary but also “specify” this boundary “definitively”, and that we now wanted to back off from that request, which we were not allowed to do. Counsel went as far as saying that “having put the matter of definitive boundary delimitation on the table, and being unable . . . unilaterally to withdraw from the Court, Cameroon lets its case — if it has one — go by default”³³.

3. Mr. President, these are strong words. They are rather surprising in view of the fact that at the outset of our oral pleadings, Deputy Agent and counsel for Cameroon, Professor Alain Pellet, spent quite some time describing Nigeria's attempts to transform the nature of our case and to push

³²CR 2002/10, p. 41 (Watts).

³³CR 2002/11, p. 51 (Watts).

Cameroon into an argumentative corner far from our true position³⁴. I wish counsel for Nigeria had listened to Professor Pellet's exposition; he could have saved a lot of energy for worthier causes and all of us a lot of time. But in the face of Sir Arthur's attack and of the confusion it might have created, Cameroon has to set the record straight and once more state its position in regard to what it asks the Court to do, and why it formulated its Application the way it did. In our view, both the respective wording and Cameroon's intention behind that wording is entirely clear — if one only looks at the matter in good faith.

4. The bone of contention, as it were, is paragraph (f) of Cameroon's Additional Application of 6 June 1994, where Cameroon asked the Court to adjudge and declare that in view of other things,

“the vacillating and contradictory attitude of the Federal Republic of Nigeria in regard to the legal instruments defining the frontier between the two countries and the exact course of that frontier, the Republic of Cameroon respectfully asks the Court to specify definitively the frontier between Cameroon and the Federal Republic of Nigeria from Lake Chad to the sea”³⁵.

That Cameroon's grave concerns about the deliberately ambiguous attitude of Nigeria concerning the entire land boundary and the legal instruments that delimit it, were well-founded cannot be questioned: Nigeria had invaded Bakassi and had refused to end its illegal occupation of Cameroonian territory in Darak and the adjacent villages in the area of Lake Chad.

5. Cameroon's concerns were recognized by the Court in its Judgment of 11 July 1998 on Preliminary Objections. The Court noted the reserved and cautious manner in which Nigeria presented its own position on the matter. The Court also noted the evasive nature of Nigeria's reply to a question asked by a Member of the Court, which could only reinforce the Applicant's apprehension³⁶.

6. Next followed the Nigerian Counter-Memorial. It continued what Professor Pellet called Nigeria's “*valse-hésitation*”³⁷. As a “*sujet mixte*” also possessing the nationality of Austria where, I think, the most beautiful waltzes have been composed, I'm not too happy with the

³⁴CR 2002/1, pp. 44 *et seq.*

³⁵Quoted in Judgment of 11 June 1998 (Preliminary Objections), *I.C.J. Reports 1998*, pp. 282 *et seq.*

³⁶*I.C.J. Reports 1998*, pp. 315-317, paras. 91-93.

³⁷CR 2002/1, p. 46.

bestowing of the term “waltz” on what I would rather, this time in my German direct way, call a cacophony of disturbing and contradictory noises.

7. The Counter-Memorial on the one hand continued and reinforced the deliberate ambiguities that were found by this Court to so dangerously relativize Nigeria’s acceptance of the boundary instruments: Nigeria reserved its position as to the location of the land boundary “generally”³⁸; its acceptance of the legal instruments was expressed as one “in principle”, as an acceptance “as such”. As recently as last week, counsel for Nigeria managed to add still another variation to that theme by saying that the Thomson-Marchand Declaration was only programmatic in nature and could therefore not be considered a “final determination of the Anglo-French boundary”³⁹. Acceptance of boundary treaties “in principle”, “as such”, as “programmatic”, may merely appear as strange products of lawyerly rhetoric if listened to from the sidelines, so to speak. But, such a “neither yes nor no” attitude is certainly a grave threat to any affected neighbour.

8. Nigeria’s Rejoinder did improve things a little because Nigeria finally got to specifying the relevant boundary instruments, and these turned out to be those evoked by Cameroon. But there remained the variations of the theme of “neither yes nor no”. And the second theme running through Nigeria’s justifications of its ambiguous stance now played louder and louder: that the boundary instruments concerned were “defective” or framed in “inadequate” terms, that they had to be “corrected”, to be “varied” — in other words, that Nigeria intended to revise, or rewrite them — if necessary, unilaterally⁴⁰.

9. Mr. President, Members of the Court, can you possibly imagine a country not being deeply concerned if one of its neighbours, twice its size and more than eight times its population, “accepted” the common boundary by (a) invading militarily the southern-most part of it, with all the implications this has for maritime zones and natural resources, (b) occupying the other end, as it were, of the boundary region and, (c) as to the long stretches of boundary in between, accepting the boundary instruments “in principle”, “as such”, in a “programmatic” manner, and, finally, (d) that friendly neighbour offering its “help” in redelimiting the boundary? Any country would feel

³⁸Counter-Memorial of Nigeria, p. 48.

³⁹CR 2002/12, pp. 33 *et seq.*

⁴⁰Numerous references in CR 2002/1, p. 46 (Pellet).

extremely fortunate if in such a situation it could seize the World Court and thus prevent another occasion of “might is right”.

10. But Nigeria’s Counter-Memorial did not only engage in a “vacillating and contradictory attitude”, with regard to the boundary instruments and the course of that frontier. It also ventured to give Cameroon’s request for a “definitive specification” of the land boundary a meaning which Cameroon never intended these words to have — I will come to that shortly — and then concluded that Cameroon must therefore (that is, on the basis of Nigeria’s wholly unilateral interpretation of what “*préciser définitivement*” meant), put forward its own version of a detailed delimitation of that boundary. Also during the oral hearings Cameroon was told that it simply could not ask the Court for a mere confirmation of the legal instruments because Nigeria — again unilaterally — had found these texts to be inadequate. Nigeria’s Co-Agent and counsel topped all this by, first, accusing Cameroon of trying — desperately, as they said — to withdraw from the position — please note: from a position which Nigeria itself invented and still claims as being ours — and then, second, lecturing us that we are now stuck with this position — that is, the position made up as ours — *Barcelona Traction* and all that⁴¹. When I first listened to the representative of Nigeria hammering this point at us, I could not avoid thinking of the story in which a young man who had killed his parents asked the court to have mercy because he was an orphan.

11. Against such an amazing attempt to turn things on their head, let me say the following: first, a humble reminder to our opponents that it is Cameroon which is the Applicant in the present case and it is for Cameroon therefore to formulate what it requests the Court to decide. Cameroon has made its requests perfectly clear and would wish that Nigeria abstain from misinterpreting and distorting Cameroon’s intentions and their written expression. I have to say that Nigeria displays an astonishing appetite for unilaterally interpreting what is not its business: not only does it know better than we know what it is that we want the Court to decide, it also volunteers to be helpful and engage in what, in a rare display of modesty, Nigeria calls no more than an up-to-date, state-of-the-art “interpretation” of considerable parts of the Thomson-Marchand Declaration. Well, thank you very much, but we would really prefer to state things the way we see them and as we

⁴¹CR 2002/?

want them to be decided, on our own, without the help of our Nigerian colleagues *et dona ferentes!* Nigeria cannot substitute itself for the Applicant and ask the Court to do what it claims Cameroon has renounced asking of it.

12. So, how *does* Cameroon see things? As Professor Pellet has pointed out at the beginning of our pleading⁴², but apparently to deaf ears, Nigeria engages in a highly selective reading of Cameroon's Additional Application. Nigeria isolates the words "*préciser définitivement*" ("specify definitively") from their context and makes these words say something very different from what they obviously do mean. This context consisted — and to a considerable degree still consists — in Nigeria's "*attitude instable et réversible*" towards the boundary instruments, as we expressed it in our Additional Application — a justified cause of concern as the Court expressly acknowledged in its 1998 Judgment on Preliminary Objections. Thus from the beginning Cameroon clearly sought to have the Court confirm the delimitation of the boundary as established by those instruments.

13. If read in good faith, this result could only have been corroborated by the text of Cameroon's Memorial, where in subparagraph (a) of its submissions, Cameroon asks the Court to adjudge and declare that the lake and land boundary between the two countries follow the course indicated in the boundary instruments. This submission is then repeated in Cameroon's Reply.

14. When in order to reply to Nigeria's fifth preliminary objection, Cameroon cited numerous frontier incidents along the entire course of the boundary, it did so in order to show that Nigeria was challenging the line resulting from these boundary instruments not only rhetorically but also physically, as it were. In no sense did Cameroon seek to have the Court act as a "demarcator". What it wanted, and still wants, is for the Court to find that the land boundary, and the maritime boundary up to point G, are delimited by the relevant instruments along their entire length. Cameroon does not want the Court to be drawn into the exercise that Nigeria proposes under the guise of nothing but a workable "interpretation" of the relevant boundary instruments. Before I turn to these proposals, let me first conclude the issue of the "definitive specification" of the frontier by emphasizing that Nigeria's arguments in this regard:

⁴²CR 2002/1, pp. 42-46.

- first, misinterpret Cameroon’s Additional Application and seek to bind the Court and Cameroon to that interpretation; and
- second, that these arguments attempt to profit from that deliberately induced confusion in order to bring about modifications of the course of the conventional boundary.

2. The evidence presented by Nigeria in support of its “claim line”

15. Mr. President, Members of the Court, let me now deal with the second issue, namely the evidence which Nigeria has presented during the first round of the oral pleadings to support its claim line. Let me mention, by the way, that the French version of the outline that you have before you contains a mistake in that regard. It should of course read that the evidence we are now looking at is that by Nigeria and not that of Cameroon. I am sorry about that. Now, the Nigerian claim line, according to Nigeria itself, mirrors, or at least comes as close as possible to, the boundary line foreseen in the Thomson-Marchand Declaration and the 1946 Order in Council. I underline, Mr. President, this is the claim line put forward by Nigeria. What happens here is that the Respondent attempts to act as the applicant in this regard. Further what Nigeria does is to ask the Court to endorse a boundary line, which, although it bases it “in principle” on the relevant legal instruments, Nigeria further specifies and it does so in three ways: first, by a reformulation of essential parts of the text of the boundary instruments; second, by the depiction of a red broken line on the atlas attached to its Rejoinder; and third, by the indication of certain GPS co-ordinates along the line thus claimed. Let me remind you that Cameroon on its part has never considered offering the Court any similar line, because Cameroon, as the Applicant in the present proceedings, has formulated its claim as not to go beyond an authoritative confirmation by the Court of the validity and applicability of the boundary instruments. As Cameroon has amply demonstrated, it had, and still has, good reasons to request such a confirmation from the Court, not least in view of Nigeria’s oral pleadings. If Nigeria really wants to carry on with its exercise, it is of course Nigeria which bears the burden of proof for the correctness of the line it claims or, more precisely, for the conformity of this line with the relevant instruments which, as we have heard, Nigeria now does accept, even though this acceptance is still relativized by various exceptions and qualifications.

16. As to that burden of proof, Mr. President, we submit that Nigeria has not even come close to actually proving the correctness of its line in the light of the pertinent legal instruments. Last week we were treated to a sophisticated multimedia show, and its entertainment value cannot be denied. But this firework has no importance for the evaluation of the evidence presented by Nigeria. What *is* important in this regard is Nigeria's method: its evidence is essentially presented by the transposition of the purported substance of the 1931 and 1946 legal instruments on maps. But, the cartographic material upon which Nigeria relied in its forensic version of "*son et lumière*" remains highly obscure. Counsel for Nigeria last Tuesday stated, and I quote: "I will be displaying composites merged from Nigerian and Cameroonian maps sources"⁴³ and he went on to say: "The source material for all my graphics are the topographic maps already submitted to the Court in Nigeria's written pleadings."⁴⁴ Mr. President, I must say that this leaves me somewhat confused. Did counsel now actually display composites merged from Nigerian and Cameroonian map sources, or did he only use the topographic maps already submitted by Nigeria? Did he also use maps submitted by Cameroon? If he did so, when exactly did he make use of Nigerian maps and when did he base himself on Cameroonian maps? By what method did he produce the composites out of Nigerian and Cameroonian map sources, and finally, to what end? A lot of question marks indeed, that in Cameroon's view seriously diminish the evidential value of the entire presentation. And we ask the Court to draw the appropriate conclusions from this ambiguous and insufficient identification of evidence presented to the Court.

17. But we have to take our examination further. Let me have a closer look at what counsel for Nigeria called "a fair and logical approach"⁴⁵ to the establishment of what Nigeria alleges to be the correct boundary line. What Nigeria performs here, is a technical operation through which Nigeria, essentially, attempts to transpose the wording of the legal instruments onto Nigerian maps, in particular the atlas sheets attached to its Rejoinder. If this is so, however, the central precondition of the reliability of Nigeria's operation, the indispensable prerequisite for any further discussion of the Nigerian claim line, of its correctness, or lack of correctness, is the reliability of

⁴³CR 2002/11, p. 19 (Mr. Macdonald).

⁴⁴*Ibid.*

⁴⁵CR 2002/11, p. 41 (Mr. Macdonald).

the maps contained in the Nigerian atlas, that is, for our present purposes, the 1:50,000 DOS map sheets dating back to the 1960s. In other words, the Nigerian claim line depicted on this cartographic material can only be the point of departure for serious discussion if it actually does truly mirror the topographical and other reality on the ground to which the Thomson-Marchand Declaration and the Order in Council refer: the rivers depicted on Nigeria's maps must exist; they must be situated on the map at the location where they flow in reality; the depiction of the direction of mountain crests must correspond to nature; villages must be indicated where they can actually be found, and so on. If this turns out not to be the case, the broken red line will be in the wrong place, as will be the GPS co-ordinates. Again, if the Nigerian maps turned out to be incorrect, or if at least serious doubts in this regard persisted, the credibility of Nigeria's entire case of alleged delimitation problems evaporates. Unfortunately for Nigeria, the Nigerian maps do have such defects, as I will now demonstrate. The first example I give will concern the locality of Narki.

18. Counsel for Nigeria, in a surprisingly ungentle manner, I must say, characterized the demonstration by Dr. Khan of the situation in the area around Narki as "an unrecognizable caricature of Nigeria's argument"⁴⁶. Let us see who is actually caricaturing whom here. Let me recall what counsel for Nigeria argued in this respect: "Cameroon ignores the fact that aerial photography shows there to be several waterways in the area, and at least three to the north and north-west of the town of Limanti, not just the two shown on Cameroon's map."⁴⁷

19. Thus, what counsel for Nigeria said is that there exists a discrepancy between the topographical reality on the ground, as evidenced by aerial photography, and the depiction on Cameroon's map. Therefore, the argument goes, Cameroon's map is not in accordance with the true state of affairs on the ground and thus is inadequate to depict the content of Article 14 of the Thomson-Marchand Declaration correctly. [Map 1.] The map referred to by Nigeria is now displayed on the screen. We had already in the first week put it in the judges' folder as tab 27, but for your convenience you will find it again in today's folder as tab 120. But, Mr. President, Members of the Court, unfortunately, this map is *not* a Cameroonian map! Rather it is the Nigerian 1:50,000 DOS map — the very map upon which Nigeria bases its claim for the land boundary, and

⁴⁶CR 2002/11, p. 48 (Sir Arthur Watts).

⁴⁷*Ibid.*

on which, in a version reduced to 1:75,000, the alleged boundary lines were superimposed in red and the GPS co-ordinates visualized. Mr. President, this is hilarious! What counsel for Nigeria manages to do here, involuntarily, is to demonstrate that the Nigerian map — the map that constitutes the very basis of Nigeria's claim with regard to the land boundary — does not correspond to topographical realities. I respectfully ask the Court to put this on record. If I may borrow from one of our opponents, not one of your Nigerian maps, thank you, but what could be called an Australian metaphor — Nigeria thought it had thrown a spear at us but it turned out to be a boomerang! [End of projection]

20. But, this is not the only case of this kind. Let me illustrate this by a second example.

21. [Map 2] What you now see on the screen is figure 7.14 of the Nigerian Rejoinder, which you will also find reproduced as tab 121 in your folder. This map is designed to visualize the situation around the source of the Tsikakiri River, another of Nigeria's famous 22 points. What you see is a number of superimpositions — a method, by the way, to which I will turn in a second — which are supposed to corroborate the Nigerian claim line. Of particular interest is the denomination of one of the numerous streams as the Tsikakiri River and the indication of the source of this watercourse, by way of superimposition again [end of projection]. Let us have a closer look at the alleged location of this source, which is crucial in the light of Article 27 of the Thomson-Marchand Declaration. [Map 3.] What you now see is an enlarged extract of the same Nigerian map, portraying the immediate vicinity of this alleged source, stripped of course of all its colourful accessories. You find this extract as tab 122 in your folder. You will see that we have indicated on that extract the location of the source of the Tsikakiri River precisely at the spot where Nigeria put it. But what can clearly be seen from the map displayed is that there simply is no source at the location indicated by Nigeria — “at least” not according to the depictions on Nigeria's own map. Well, now there are several possibilities: either the superimpositions of the source is in the wrong place, or — as is even more likely given the contour lines — the Nigerian map is simply erroneous, incomplete and inaccurate in this regard. Further, the Nigerian map does not answer the question of what direction the river allegedly springing from the location indicated by Nigeria further takes, and which of the numerous watercourses in the area really is that river. But above all, what we see on the extract is that all rivers, or sources of such rivers, are at least several

hundred metres away from the point indicated by Nigeria [end of projection]. One might be tempted to regard such a distance of a few hundred metres as a *quantité négligeable*. But this would be a grave mistake. For instance, if it turned out that the depiction on Nigeria's map of the rivers along the watershed in the vicinity of Turu — another alleged “problem area” to which I will return later — were to suffer from similar inadequacies — just a few hundred metres as to their course and length — the problem of Turu would simply disappear. So much, Mr. President, for the reliability of Nigeria's topographical data.

22. Let me return for a second to the Narki map that I displayed earlier [map 4]. What you now see on the screen is an extract of that map sheet reduced in scale, which you will find as sheet 23 of the Nigerian atlas. You will also find it in your folder as tab 123. After the experience we have just had, I ask the Court how it can be sure that the GPS point 6 depicted immediately to the north of the village of Djarandoua on this map sheet is really to the north of this settlement and not to the south. If it turned out that the location of this GPS point 6 which marks 11° 16' 30" latitude and 14° 05' 50" longitude is not where the Nigerian map indicates it to be but to the south of that spot, acceptance of the GPS point would have the consequence of the Cameroonian village of Djarandoua ending up in Nigerian territory [end of projection].

23. The example of Djarandoua leads us to a second fundamental problem concerning the evidence which Nigeria presents in order to support its claim line and to corroborate its argument that the delimitation of the boundary line is deficient in part. I refer to Nigeria's practice of superimposing on the original map in black, red and blue certain information which cannot be found on the original map or even contradicts it. I am sorry to say that, as I am going to demonstrate now, this practice of colourful depictions is also highly questionable, to put it mildly.

24. First colour: black [map 5]. What you see now on the screen is an enlarged extract of map 19 of the Nigerian atlas. You will also find it in your folder at tab 124. Let me state right away that Cameroon has no problems with the wording of the Thomson-Marchand Declaration concerning this area nor with its application on the ground. What we do have, however, are serious doubts as to the correctness of the depictions on the Nigerian map which — to remind you once again — serves as the cartographic foundation for Nigeria's claim line. If you look at the map you will see that the locality of Mada, to which Article 9 of the Declaration refers, is clearly depicted on

the left edge of the map. But, according to the Nigerian superimposition in black, the same village is located right in the centre, that is, some 8 miles away from the location of the village as clearly depicted on the DOS map itself. Well now, where *is* Mada according to this map? Or are there perhaps two Madas? We do not know. But one thing we do know: the representations on Nigeria's map are contradictory and thus obviously unsuitable as a basis for the drawing of a boundary line between two sovereign States [end of projection]. Let me just mention in passing that another of Nigeria's exercises performed in black is to put the name of a village called Mberogo on the map, which appears at figure 7.39 of Nigeria's Rejoinder, while the map itself does not indicate any village of this name.

25. Second colour: red. The original Nigerian DOS map contains no information as to the course of the boundary line between Cameroon and Nigeria at all. Thus, in order to arrive at such a line, our Nigerian counterparts superimposed on the map a red broken line and indicated, also in red, the alleged location of certain GPS co-ordinates. But, contrary to what counsel for Nigeria has told you⁴⁸, we doubt that the indication of GPS co-ordinates, if done in such a selective and arbitrary manner, is really helpful. We rather suspect that the indication of such points by Nigeria serves a very specific purpose, namely to justify a certain course of the line in places where Nigeria wants that line to deviate from the line foreseen in the Thomson-Marchand Declaration. As I have already mentioned, we find it remarkable that Nigeria has not said a single word to justify its GPS point 6. Nigeria has kept the same silence as to the location of GPS points 15, 16 and 17 in the vicinity of Kojia. In this latter case, as Nigeria itself admits in its Rejoinder⁴⁹, the GPS co-ordinates are clearly not in accordance with the provisions of the Thomson-Marchand Declaration.

26. Now, with regard to the broken red line that is to represent the boundary line claimed by Nigeria, one would certainly expect it to be in conformity with at least the topographical features which are referred to in the relevant legal instruments. But this is not always the case either. For instance, Nigeria had good reasons for not commenting on Cameroon's demonstration that in the area of the confluence of the Maio Tiel and the Benue River, Nigeria's claim line as shown on its

⁴⁸CR 2002/11, p. 56 (Sir Arthur Watts).

⁴⁹Para. 7.62.

map sheets 42 and 43 is manifestly not in accordance with evident topographical realities⁵⁰. For these reasons, the red superimpositions on Nigeria's claim map, as attractive as they may look, should not mislead the Court. Nigeria's efforts to apply the wording of the boundary instruments on its maps are considerably weakened by the topographical inaccuracy of its own cartographic material. And further, there are obvious inconsistencies between the superimpositions in red and both the topographical realities and the relevant legal texts. Hence, neither the broken red line nor the location of GPS co-ordinates can really be taken as conclusive as to the true course of the boundary. Far from it.

27. Third colour: blue. By the colour blue the Nigerian maps denominate the rivers and other watercourses which do not appear under such denominations on the maps themselves. This, again, is a very serious matter because, in view of the example of the watercourses around Narki that I gave an instant ago, how is the Court to know whether the names thus attributed are always correct, and in particular, given to the right watercourse? Further, can we always be sure that rivers thus denominated actually run in the direction shown on the map sheets; that they have the length which the Nigerian material attributes to them? Mr. President, we simply do not know. Let me use as an example the Sassiri River, dealt with by Nigeria in connection with the Jimbare issue. The course of this river is decisive for the existence of a demarcation problem of some relevance in this area at all. Now, let me quote counsel for Nigeria:

“But the River Sassiri does not flow from these [that is the Atlantika] mountains: the river flowing westwards from the south peak of the Atlantika mountains is named the Leinde, or Lugga; instead the Sassiri can be seen flowing northwards from Nanaoua and from the direction of the Balakossa Range . . . but even the Sassiri does not meet the requirement of being ‘the first stream coming from the Balakossa Range’, since it has its source not in the Balakossa Range but a short distance north of Nanaoua.”

28. This assessment relies — as we can see from sheet 53 of the Nigerian atlas — first, on superimposed river names in blue, namely Sassiri, Leinde, Lugga and others, and second, on the course of these rivers, and in particular the source and the direction of the Sassiri River. Now, Mr. President, this topographical description might well be correct but it might as well be false. Thus, here and in other instances the answer to the question whether or not the legal texts are

⁵⁰CR 2002/2, p. 59 (Mr. Khan).

affected with certain deficiencies, largely depends on the accuracy of the cartographic evidence provided by Nigeria. We submit that this evidence is unreliable and the Court should not therefore base its assessment solely on cartographic depictions on Nigerian maps.

29. As I have said before, Cameroon has not made an in-depth enquiry into these and other questions because it simply does not consider these questions to be relevant in view of its own Application. It is Nigeria which has made these issues — unjustifiably as Cameroon submits — a part of its claim. In our view this course of action could even be considered as amounting to a kind of counter-claim within the meaning of Article 80 of the Rules of Court. And in this case we would have serious doubts as to their admissibility at all. But in any case, the *onus* to establish the relevant facts both with regard to the boundary line it claims and to the alleged deficiencies in the delimitation effected by the legal instruments at stake is on Nigeria. And Cameroon submits that Nigeria has not been able to accomplish that and therefore again requests the Court to abstain from any delimitation of the boundary line that is based on the inadequate and insufficient cartographic evidence provided by Nigeria.

30. In conclusion of my second argument let me make one point crystal clear, Mr. President: with the analysis I have just undertaken, as the Court will certainly have noticed, I did in no way aim at calling into question the adequacy of the provisions of the relevant treaty instruments in providing a complete delimitation of the whole boundary. Quite the opposite: what I have tried is to demonstrate that Nigeria has failed to prove that the boundary instruments do not fulfil this objective.

3. The alleged deficiencies of the delimitation effected by the boundary instruments

31. Mr. President, Members of the Court, I will now as my third point, briefly address the issue which Nigeria calls the “defective boundary delimitation arising from the wording of the boundary instruments”⁵¹. Again some preliminary remarks: first, Cameroon wants to remind you once again that it does not consider the issues raised by Nigeria in this regard as falling within the scope of Cameroon’s Application at all. Second, if the Court were nevertheless to consider them to do so, we submit that Nigeria has, in any event, failed to prove that such deficiencies do exist in

⁵¹CR 2002/11, p. 18 (MacDonald).

reality, and that it has also failed to provide the Court with a boundary line that is truly consistent with the instruments. Third, Cameroon notes that the counsel for Nigeria made a distinction between what he considered to be “defective delimitation” and cases of alleged “misrepresentation of the boundary line” by Cameroon⁵². But already in the first round of oral pleadings, we made clear that the alleged inaccuracies on Cameroon’s maps are simply irrelevant for the purpose of the present case. It is absurd to assume that any such depictions on non-treaty maps could be “a principal reason for the inadequacy of delimitation lines”, as Nigeria suggests⁵³. As my last preliminary remark, I will have a closer look at the Nigerian assertion that the relevant legal instruments cannot — or cannot any more — be regarded as a suitable basis for the boundary line therein defined. Thus, with regard to the 1931 Declaration, counsel for Nigeria held:

“It is true that in 1931 the United Kingdom and France thought that the Thomson-Marchand Declaration was sufficiently clear to make provision for demarcation. [They thought that the Thomson-Marchand Declaration was sufficiently clear.] But that was 1931: today is 2002, and quite a lot more is now known of the local topography.”⁵⁴

I am sorry, Mr. President, but this statement is simply nonsense. The parties to the 1931 Treaty not only thought that the Declaration was adequate and sufficient as a basis for demarcation, but they actually proceeded, and successfully so, to execute such work, including *inter alia*, a comprehensive topographical and geodetic survey and the mounting of no less than 80 boundary pillars on the ground, covering a considerable stretch of the boundary delimited by that Declaration south of Mount Kombon. Let me again draw the attention of the Court, and of our Nigerian counterparts, to the comprehensive Demarcation Protocol No. 11 of 18 May 1940, which you will find attached as Annex 178 to our Memorial — a success story on demarcation if there ever was one! I simply cannot understand how it can be seriously asserted that the demarcation effort like that undertaken 60 years ago without any difficulties should today be impossible in the light of a better knowledge of local topography, as counsel for Nigeria wants you to believe⁵⁵. The inherent contradiction in this statement is evident.

⁵²CR 2002/11, pp. 19 *et seq.*, pp. 33 *et seq.* (Mr. Macdonald).

⁵³Rejoinder of Nigeria, para. 6.6 (3).

⁵⁴CR 2002/11, p. 54 (Sir Arthur Watts).

⁵⁵CR 2002/11, p. 54 (Sir Arthur Watts).

32. Let me now make some brief comments on the alleged deficiencies of the delimitation instruments themselves. You will remember that, according to Nigeria, these deficiencies call into question a proper delimitation of the boundary line in certain areas. I will demonstrate that the alleged identification by Nigeria of certain delimitation deficits and their “resolution” in favour of the Nigerian claim line serve either as a pretext for a rewriting of the legal texts or are really nothing but demarcation problems.

33. I will start with the issue of Tipsan. Counsel for Nigeria last Friday hardly dared mention this name again⁵⁶. I have no hesitations at all in this regard. As counsel for Cameroon expressly stated in the first round of the oral pleadings, with regard to Tipsan Cameroon accepts without any reservation that the features referred to in the Thomson-Marchand declaration determine the course of the boundary there. Thus, we have no disagreement with Nigeria on the point that the boundary is properly delimited by this legal instrument. What remains, then, is clearly a mere demarcation problem — the application of the line provided by the Declaration on the ground. I repeat: on the ground. But this is not to be confused with the tracing of the line on the Nigerian maps, Mr. President! As was shown, these maps are not free of ambiguities and may well contain errors as to topographical realities and/or other features which they depict. And this is the case here: for instance, we know approximately where the Baré-Fort Lamy Road — a crucial feature for present purposes — runs, or perhaps I ought more correctly to say, where it ran. But as evidenced by the respective Nigerian map itself, the exact course of this road remains to be ascertained on the ground: the broken line which Nigeria says depicts this road has gaps which Nigeria bridges with a fantasy line that does not find any support even on the Nigerian map itself. Further, do we exactly know the location and the course of the road at which Nigeria has placed its immigration post? Is it within the 2 km strip west of the Baré-Fort Lamy Road or beyond this limit? Demarcation will provide a definitive answer here, but — and I apologize for being a little repetitive here — there is certainly no question of delimitation to solve here — delimitation correctly defined by Nigeria in its Rejoinder as, “the process whereby the course of the boundary is described in words or maps in a legal instrument”⁵⁷. What remains to be done here is to lay down

⁵⁶CR 2002/14, p. 43 (Sir Arthur Watts).

⁵⁷Para. 6.24.

on the ground a clearly defined and legally agreed-on line. In other words: demarcation, whatever definition of that term one may use, including that given by Professor Brownlie⁵⁸.

34. Nigeria confuses these two very distinct legal concepts also in other instances. But unfortunately there the matter is, in some cases, much more serious because there what Nigeria does is to create delimitation problems in order to alter the clear wording of the Thomson-Marchand Declaration. Let me take as an example the demonstration by counsel for Nigeria of the issue of the so-called “incorrect watershed” to which Articles 24 and 25 of the Thomson-Marchand Declaration refer. What counsel for Nigeria tried to do here was to hide behind a broad smoke-screen of an extremely complex demonstration a matter which is actually rather simple: namely, to apply the line of the so-called “incorrect watershed” as depicted on Moisel’s map onto a modern map and eventually on the ground. Counsel expressly admitted that such an operation was possible. Let me quote him: he said, “[w]e then take the incorrect section from Moisel’s map and move it onto the modern map”⁵⁹, and he continued, and “[w]e now have as good a transposition of Moisel’s incorrect line of the watershed onto the modern map as it is possible to get”⁶⁰. Mr. President, in Cameroon’s view this is the end of the matter as far as delimitation is concerned. But counsel for Nigeria was not satisfied with this result, maybe because, as a land surveyor, he might not be thoroughly familiar with the clear distinction between delimitation and demarcation, but expects, from his professional micro-perspective, if I may say so, that the delimitation instrument must achieve a result on the ground which is 100 per cent satisfactory. I am saying this because Mr. Macdonald continued his argument as follows: “[i]t [by that he meant the line] does, however, represent a quite arbitrary line and would be difficult to set out on the ground”⁶¹. And what he then did was to shift the boundary line provided for in the Thomson-Marchand Declaration up 4 km to the east, because, and I quote him again: “it is reasonable to suggest that the draftsmen were aiming for a line that ran roughly in a straight line from Mount Kuli to the vicinity of Burha”⁶². Mr. President, we cannot find a word for this

⁵⁸Reference in CR 2002/1, p. 47 (Mr. Pellet).

⁵⁹CR 2002/11, p. 22 (Mr. Macdonald).

⁶⁰*Ibid.*

⁶¹*Ibid.*

⁶²*Ibid.*

operation other than “rewriting a treaty”. What we have here, then, is no act of interpretation, of application of the clear wording of a treaty. Rather, we are in the presence of a deliberate creation — a deliberate creation — of a delimitation problem where none exists in reality.

35. Second case: Sapeo. Here, it is evident that Nigeria openly shifts the boundary line away from the 1931 Declaration. What we thus come across here is no delimitation problem caused by a deficiency of the boundary agreement, as Nigeria wants us to believe. It is simply dissatisfaction on the part of Nigeria with the provisions of the treaty, which are perfectly clear but which the defendant now seeks to correct.

36. We encounter a similar situation with regard to the delimitation in the Mount Kombon area. Cameroon submits, as it had done already in its Reply⁶³, that the delimitation effected both by the 1931 Thomson-Marchand Declaration and the 1946 Order in Council is sufficient to permit a demarcation of the boundary line thus established. Nigeria on its part complains that doing so would lead to a “nonsensical result”⁶⁴ and then suggests that the boundary “should follow”⁶⁵ a line which clearly, and in a wholly arbitrary manner, deviates — in favour of Nigeria of course — from the relevant watershed line. Mr. President, this once again is no interpretation of the relevant legal texts, but an exercise in rewriting. If we have a closer look at the local situation in the area, as depicted on sheet 77 of Nigeria’s atlas, it is apparent that the boundary line proposed by Nigeria might serve quite specific purposes, namely to include certain localities such as Sanya and Tamnyar in its entirety into Nigerian territory. By the way, as far as Sanya is concerned, all we know about that locality is that it is superimposed on Nigeria’s maps. With regard to Tamnyar, its position vis-à-vis the watershed would have to be further ascertained, but at first glance, this locality seems to be situated, at least in part, on the watershed, or even have expanded into Cameroonian territory. We suspect that Nigeria has good reasons for not sticking to the wording of the Declaration (“the watershed”) at this spot, since doing so would probably confirm that certain villages in the border area and parts of Tamnyar are in fact on Cameroonian territory. Be that as it

⁶³Para. 4.132.

⁶⁴CR 2002/11, p. 27 (Mr. Macdonald).

⁶⁵*Ibid.*

may, Cameroon is of the view that the application of the watershed line on the ground is clearly a question of demarcation.

37. Let me therefore move onto the question of how the boundary line is to be drawn where the respective line is determined by the watershed. A whole number of problem areas identified by Nigeria point to that question, including the drawing of the boundary in the area of Turu, Roumsiki and Madugava. In all these cases, what Nigeria does is to draw on its maps a boundary line purporting to be the watershed line, and then ask the Court to endorse this line as representing the boundary. Against this approach Cameroon has two serious objections: first, again, the correctness of the Nigerian claim line depends entirely on the accuracy of the Nigerian DOS map vis-à-vis topographical realities on the ground. If watercourses and contour lines shown do not coincide with nature, the claim line will be untenable. I have demonstrated that there do exist serious doubts indeed, whether the depictions on Nigeria's maps and the topography really correspond. Hence, Cameroon submits that the Court should not accept a line of which it cannot be sure that it is faithfully portraying the topography. But Cameroon does of course accept the watershed criterion as governing the course of the boundary wherever the applicable legal instruments refer to it, but it considers its precise location on the ground as a clear matter for demarcation.

38. This brings me to the second objection against the Nigerian approach, that is, its method of establishing the watershed line as such. In this regard, Nigeria sticks to its general approach to simply draw a red line along what it considers to be the watershed. But, Mr. President, the precise location of a watershed line, that is for boundary-making purposes its demarcation on the ground, is an extremely complex matter, which calls for a thorough survey of the topographical and hydrographical situation of the area at stake. As the Court will recall from the *Temple of Preah Vihear* case, a whole range of factors must be taken into account, in particular in areas with topographical and hydrographical peculiarities, such as, for example, an abrupt escarpment like the one we encounter in the centrepiece of the boundary stretch at stake between Turu and Roumsiki. Let me just mention that the topography there bears striking similarities with the situation around the Temple of Preah Vihear. Things may even become more complicated if so-called watercourses fall dry on a seasonal basis or have done so permanently for many years, or even only recently.

Such hydrographical uncertainties, as I would like to call them, and which are also present in the area under consideration here, may have a serious impact on the extent of the adjacent hydrographical basins. Nature may under specific circumstances even prevent the watershed line to follow the most obvious natural feature in this regard, namely the crest line. As was held in the *Arbitral Award between Ecuador and Peru rendered in 1945 concerning the Zanora-Santiago sector (the Marañon Bassin)*: “The border line given in the Rio de Janeiro Protocol is a *divortium aquarum* which may or may not coincide with the crest line of the Condor mountains . . . It is a question of two lines which do not always coincide.”⁶⁶

39. Mr. President, with this demonstration I do not want to complicate things further. Nor can I propose a satisfactory solution to the various demarcation problems myself. But I want to put them where they belong: they are to be handed over to technical experts — for demarcation.

40. What after all this remains of the alleged delimitation problems raised by Nigeria, is very little indeed. I hope I have successfully demonstrated that a great number of these problems are nothing but ordinary demarcation issues. This is obviously also the case with the stretch of the boundary between boundary pillar 6 and Mount Wamni, which turns around the verification of the location of boundary pillars on the ground. As I have further shown, other so-called delimitation problems have either been artificially made up by Nigeria without any justification in substance, or appear to be caused by fallacious, or at least unreliable, cartographic material upon which Nigeria bases its claim. There may remain a small number of minor delimitation problems. Cameroon has fully set out its position in this regard in its Reply. If the Court were to decide such issues — which Cameroon submits it should not do — the Court should bear in mind that the Nigerian claim line relies in its entirety on Nigeria’s own cartographic material and the superimpositions portrayed thereon. Because both these cartographic depictions and the superimpositions are unreliable, Nigeria has not succeeded in providing the Court with the basis necessary for the decision of any delimitation questions. Cameroon therefore requests the Court — in accordance with its Additional Application — to confirm that the Thomson-Marchand Declaration of 1931, the Order in Council of 1946 and the two Anglo-German Treaties of 1913 constitute the legal instruments which delimit

⁶⁶Coussirat-Coustère/Eisemann, *Repertory of International Arbitral Jurisprudence II*, pp. 94 *et seq.*

the land boundary between Cameroon and Nigeria in its entirety. We expressly welcome that Nigeria now shares this legal position. Mr. President, I hope I have succeeded in deconstructing the deconstruction attempted by our adversaries — their effort at “*de fragiliser*” the boundary instruments, to repeat an expression used by Alain Pellet this morning.

4. Cameroon Reply to the questions of Judge Fleischhauer

41. Mr. President, I think now is the right moment for Cameroon to answer the questions which Judge Fleischhauer put to both Parties at the end of Friday morning’s pleadings, and a part of this answer has already been given by Professor Jean-Pierre Cot before the coffee break: Judge Fleischhauer’s questions read as follows:

“How was the land boundary in those specified areas in which Nigeria contests the correctness of the delimitation, in practice handled both before and after independence? In particular, where has the course of the boundary in those areas been treated as running?”

On behalf of the Republic of Cameroon, I would like to answer these two interrelated questions as follows.

42. Cameroon first notes that — as I have just demonstrated — a number of issues raised by Nigeria do not properly concern “the correctness of the delimitation” provided for in the relevant legal texts, but are merely due to a divergence of views as to the correctness of the cartographic depiction of the boundary line on Cameroon’s maps. Nevertheless Cameroon will encompass these issues in its answer. Second, let me repeat that Cameroon considers a number of issues to concern only minor demarcation problems. In the respective areas, including the cases of “Maio Senche” and the “boundary pillar 6/Wamni”, administrative activities of Cameroon have always been limited to its own territory. Cameroon has never raised any claim in this regard and has never engaged in any activities beyond the line provided for in the legal instruments.

43. Second, the alleged delimitation problems only affect areas governed by the 1931 Thomson-Marchand Declaration and the 1946 British Order in Council. Thus, from the point where the line established by the 1946 Order in Council intersects with the respective line of the 1913 Anglo-German southwards to the sea, the correctness of the delimitation is not in dispute, except for the Bakassi issues which, however, raise quite different legal problems, if any. The accession to independence of Nigeria and Cameroon did not affect the boundary delimited by the

Thomson-Marchand Declaration north of Mount Kombon; this originally Anglo-French boundary now simply became the boundary between Cameroon and Nigeria. As to the boundary line established by the Order in Council, a similar process took place, because here British administration to the north of the line was replaced by that of Nigeria, whereas the former British administration of the Southern Cameroons, that is to the south of the line, was withdrawn and replaced by that of Cameroon. In view of this simple succession of one administration by another, Cameroon is not aware of any impact that accession to independence has had with regard to the practical handling of the boundary line, in particular with regard to the territorial extent of the national administrations in the border areas. This finding is relevant for all areas where Nigeria disputes the correctness of the delimitation. Let me also emphasize that in the areas referred to, there never arose any controversy on the ground as to the precise location of that line.

44. Third, as the Court will have become aware during the course of our proceedings, for most of its length, the boundary runs through very remote and virtually uninhabited territory, difficult to access. This is the case, for example, with regard to the area around boundary pillar 64; the Sama River; the area affected by the so-called Bissaulu-Tosso issue; the immediate vicinity of Mount Kombon; of the "prominent peak which marks the Franco-British frontier" (the so-called "Tonn Hill") and the Source of the Tsikakiri River; the area where Cameroon's map allegedly does not coincide with the Nigerian claim line in the area of Mberogo; and finally long stretches of the line determined by reference to the watershed. As to the two latter cases, Cameroon does not consider a dispute as to the correctness of the delimitation to exist at all. With regard to all these instances, Cameroon could not retrieve any relevant administrative "practice" extending into these areas either from its side of the boundary or from that of its opponent. The environment we face here is wilderness in the true meaning of the word.

45. Fourth, concerning the remaining areas, Cameroon would like to give the following answer:

(a) As to the area embraced by the two branches of the Kerawa River, Cameroon holds that it has always peacefully administered the entire zone, including the localities of Leledé and Ndabakora, and has constructed two waterholes, without any interference whatsoever from the Nigerian side. Mr. President, I have spent a lot of time asking myself whether you can speak

of the construction of a waterhole but I think the Court will understand that I simply could not . . . you just dig one or construct it or reinforce it, OK? But I think I made my point clear.

- (b) As concerns Narki, its traditional ruler is the Lamido of Limani, and Limani is a locality clearly on the Cameroonian side of the border.
- (c) With regard to the Koja area, Cameroon's administration and that of its predecessor extended right up to the international boundary. In a gradual process, described in paragraph 7.62 of the Nigerian Rejoinder, the population of the Nigerian village of Koja extended its agricultural activities beyond the boundary line into Cameroonian territory. These purely private activities, however, have not yet been followed by any Nigerian administrative activities on Cameroonian soil. I say "not yet", because, as we can witness in the Lake Chad area, such a development may soon take place if this Court does not stop it. Thus, the territorial scope of existing Cameroonian administrative structures and activities in the area still encompass the entire area now claimed by Nigeria in clear contradiction with the wording of the Thomson-Marchand Declaration.
- (d) With regard to Tipsan, the first administrative activity of Nigeria ever undertaken in the entire area was the displacement, relocation of an immigration post in the early 1990s. Before this date the area had always undisputedly been considered to be part of Cameroon, it was administered from Koncha and it formed — at the level of traditional political structures — an integral part of the Emirate of Koncha. Still today all agricultural activities, particularly grazing, are pursued by villagers from Koncha and the adjacent Cameroonian villages, and taxation and other administrative acts related to these activities take place in Koncha.
- (e) In the area between Ngossi and Rumsiki, the topographical peculiarity of a plateau on the Cameroonian side, which, at a most significant escarpment, drops sharply into the Nigerian lowlands to the west, has always been considered to be determinant for the way in which the boundary was treated in practice. As a matter of principle, Cameroon and its predecessor have always administered the villages on the plateau itself, Nigeria has never made any claim to this area, nor ever engaged in any administrative activities. This encompasses in particular also the administration by Cameroon of the entirety of both the villages of Rumsiki and of Turu.

46. I hope that this answer satisfies the Court, and in particular Judge Fleischhauer. The Court will find certain additional information about the situation in the contested areas in the document submitted this morning, which constitutes a complement to Cameroon's answer to Judge Fleischhauer's question.

5. The alleged severability of the "Bakassi provisions" from the March 1913 Treaty

47. Mr. President, Members of the Court, let me now take up the question of the alleged severability of the "Bakassi provisions" of the 1913 Treaty. Nigeria has—which cannot be stressed enough—finally accepted the entirety of the instruments determining the land boundary between Cameroon and Nigeria, and in light of the Nigerian obfuscations of the past, this deserves to be repeated once again. But of course, this acceptance does not comprise the so-called Bakassi provisions of the Treaty of 11 March 1913, that is Articles XVIII to XXII of the Treaty. As I announced earlier, Mr. President, my colleague Professor Shaw will counter the Nigerian arguments against the validity and applicability of these provisions in a comprehensive manner. I would only comment on Nigeria's views as to separability of the Bakassi provisions from the rest of the 1913 Treaty. In this regard, our adversaries contend that it is both feasible and legally permissible to strike these Articles from the Treaty, indeed, that they must be left aside⁶⁷. Cameroon has consistently held that such an amputation of a vital link of the March 1913 agreement (indeed in the present context probably the most important link) does violence not only to the principle of indivisibility of international treaties but in our case also to the principle of stability of international boundaries. Article 44 of the Vienna Convention on the Law of Treaties has been cited, and re-cited, up and down, time and again, and I will spare you a further repetition of this exercise. But, Mr. President, let me just emphasize two points which my colleague Professor Tomuschat put forward in the first round of the oral pleadings⁶⁸.

48. First, it should be obvious to any observer dealing with the matter in good faith that it is one thing to accept the separability of treaty provisions—or, to be more precise, the "rebuttability" (if this word exists), as it were, of the presumption of indivisibility—in general, but it is quite

⁶⁷CR 2002/8, pp. 58-59 (Sir Arthur Watts).

⁶⁸CR 2002/3, pp. 42-44.

another thing to apply this to a boundary agreement. A treaty establishing a boundary is by definition an indivisible whole from which individual elements cannot be struck off. This applies with particular cogency where the treaty provisions singled out for extermination constitute such an essential part of the deal incorporated in the boundary treaty as in the case of the “Bakassi provisions”. Articles XVIII to XXII are not just five out of 22 boundary provisions, provisions which are “self-standing”, as counsel for Nigeria called them⁶⁹. Rather they represent the southern cornerstone of the entire boundary edifice in the legal as well as in the geographical sense.

49. Mr. President, Members of the Court, the Nigerian efforts at improving cosmetically the appearance of their treatment of the issue of the land boundary are remarkable. But they cannot hide — irrespective of all of our adversary’s statements and acknowledgments — what the real intention of our adversary is with regard to the land boundary between the two countries: to amputate from the body of that boundary régime both the upper and the lower end, Lake Chad and Bakassi, that is precisely the most valuable body parts, if I may say so, and then subject the parts in between to the kind of “yes, but” acceptance, in other words, exercising rewriting, that was demonstrated so graphically by counsel for Nigeria. In the context of this comprehensive effort at destabilizing a boundary régime which had fulfilled its purpose for many decades before Nigeria decided that its cornerstones, Lake Chad and Bakassi, were in the way of its expansion, the discarding and severing of the Bakassi provisions from the 1913 agreement is but one fragment in this general picture, albeit one which is particularly blunt.

50. My second argument in confirmation of the indivisibility of the 1913 Treaty is closely linked to the time element that I just mentioned. Mr. President, the so-called “Bakassi provisions” of the Treaty were alive and well for many, many years before they came under attack from Nigeria. They were determinative for all subsequent territorial developments and successions in the region. They are engraved not just on the maps — also on the maps of Nigeria until quite recently — but also in the memory and legal conscience of the people concerned. There was not the slightest doubt about their integral validity in the scholarly works on African boundaries, by Nigerian and European authors. Leading Nigerian lawyers, including among them Taslim E. Elias,

⁶⁹CR 2002/8, p. 58 (Sir Arthur Watts).

a former President of this Court, have for long and vehemently discarded arguments put forward in favour of Nigerian sovereignty creeping over the Akwayafe. At this state of affairs, with the marks of the 1913 Treaty and its Bakassi provisions so firmly entrenched in the ground, now, after almost 100 years of unchallenged validity of these provisions, to produce out of the hat unfortunately not just a rabbit but the so-called “Kings and Chiefs of Old Calabar”, is an exercise in legal creativity that could be called amusing if developments around and on Bakassi were not that deadly serious, in the literal sense of the word.

51. We can agree with Nigeria on one point, however: that the severability issue “must, . . . be seen in its proper context. It is only a secondary, consequential matter”⁷⁰; the primary matter being the question of the lawfulness or unlawfulness of the Bakassi provisions themselves. And here, Nigeria’s attempt to get rid of these provisions by calling on to the stage not a *deus ex machina* but rather more shadowy characters, namely our “Kings and Chiefs of Old Calabar”, must surely fail. A few days ago, counsel for Nigeria ventured to evaluate the performance of his Cameroonian counterparts by grading their arguments. Well, as far as the introduction of the “Kings and Chiefs of Old Calabar” is concerned I could have given it a passing grade only if it had been undertaken in a class on “advanced creative mythology”. In our present context, however, this argument should be put where it belongs, namely into the courtroom’s dustbin. My colleague, Professor Malcolm Shaw, will do precisely this after the lunch break.

6. Conclusions

52. Mr. President, let me now formulate the conclusions at which my pleading arrives:

- (1) As to Nigeria’s allegation that Cameroon attempts to back off from its request that the Court “specify definitively” the boundary between the Parties to the present dispute, Cameroon has consistently upheld that its request is and has always been directed at a definitive, that is conclusive, confirmation of the legal instruments governing the land boundary.
- (2) Cameroon finds that the essentially cartographic evidence presented by Nigeria in support of its so-called “claim line” is ambiguous and unreliable. In several instances it corresponds neither to the actual situation on the ground nor to the provisions of the boundary instruments.

⁷⁰CR 2002/8, p. 59 (Sir Arthur Watts).

The Court should abstain from any decision on delimitation based on such inadequate and insufficient evidence.

- (3) The alleged identification by Nigeria of certain deficits in the delimitation of the boundary and the Nigerian proposals in favour of its own claim line serve either as a pretext for a rewriting of the text of the boundary instruments or in reality concern nothing but demarcation problems.
- (4) Concerning the so-called "Bakassi provisions" of the March 1913 Anglo-German Treaty, they cannot be struck from the instrument because they form an essential, probably the most essential, part of that Treaty.

Mr. President, at this point I would also like to thank Dr. Daniel Khan for his valuable assistance in the preparation of this pleading.

Mr. President, Members of the Court, this brings us to the end of Cameroon's pleadings of this morning. May I ask you, Mr. President, in the afternoon, to first call on my colleague Professor Malcolm Shaw. Merci beaucoup, Monsieur le Président.

The PRESIDENT: Thank you very much, Professor Simma. Merci beaucoup. Ceci met un terme à la séance de ce matin. La Cour reprendra ses audiences cet après-midi à 15 heures. La séance est levée.

L'audience est levée à 12 h 50.
